

N° 28 - 2 MAI 1929

CINÉMONDE

Francesca
BERTINI

la célèbre
vedette de
" Tu m'appartiens "

PHOTO STUDIO LORELLE

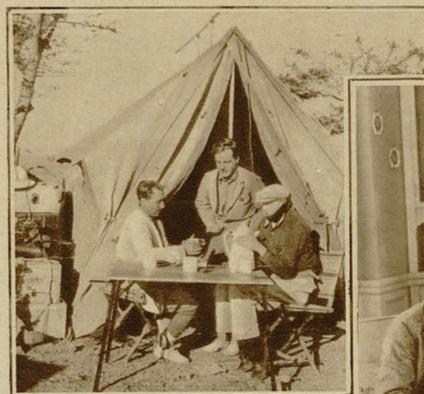


1 fr

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS



Ci-dessus. — Bien que cette photographie nous arrive d'Abyssinie, elle semble révéler qu'il n'y fait pas chaud ! Les opérateurs de Keller-Dorian, qui tournent là-bas un grand documentaire de chasse, sont demeurés six semaines dans un complet isolement, dans une contrée sauvage, privés de toute communication avec le monde civilisé.



Ci-dessus. — M. Georges Lannes, dans le rôle du Cardinal de Rohan. (PHOTO PR. ENGBERT)

Ci-dessous. — L'amusant petit négro Farina a déjà été applaudi par nous dans de petits films sonores, en compagnie d'autres joyeux garnements. Le voici dans une récente hall roach comedy. — (PHOTO M.G.M.)

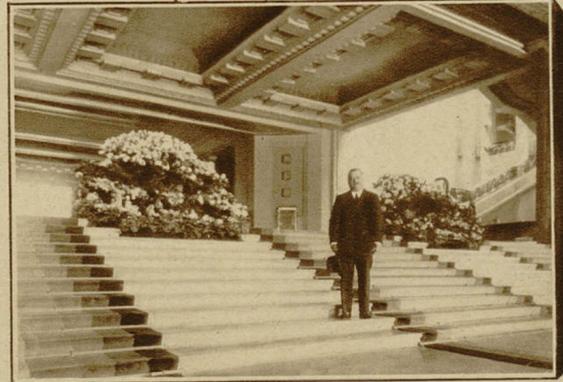
M. Edouard Baudouin, directeur du "Palais de la Méditerranée", fait figure de Mécène dans toutes les manifestations cinématographiques de la Riviera. (En bas)



Ci-dessus. — Ayant renoncé à créer les rôles d'enfants qu'elle interprétait d'une façon unique, Mary Pickford va prochainement apparaître à l'écran dans le rôle de *Coquette*. Notre photo montre Mary Pickford et son partenaire, Johnny M. Brown (PH. WIDE WORLD).

A gauche. — Dans les coulisses du Caveau Géorgien, Gina Manès (Hélène) avoue à Nestor Ariani (prince Fédor Achkelliani) qu'elle en aime un autre. C'est une scène de *Nuits de Princes*, que réalise Marcel L'Herbier.

A gauche et en bas. — Au déjeuner inaugural de la *Semaine du Cinéma Français*, se trouvaient réunies de nombreuses personnalités du cinéma français. A la table d'honneur, M. Louis Lumière (.), à sa droite, M. Ch. Burguet, à sa gauche, M. J.-L. Breton, le jeune et actif député.



La Naissance d'une grande Industrie Nationale

LA SEMAINE DU CINÉMA FRANÇAIS



M. D. Serruys



M. A. François-Poncet

Il y a décidément quelque chose de changé. Non seulement le cinéma, en France, n'est plus considéré comme « jeu forain », mais les personnalités les plus qualifiées dans le domaine économique pensent et proclament que l'industrie cinématographique est appelée à devenir une grande industrie nationale. C'est quelque chose, d'autant plus que la finance manifeste, elle aussi, un intérêt nouveau pour le septième art, et que de grands consortiums, de puissantes coalitions d'intérêts se forment en vue d'une meilleure exploitation des spectacles de l'écran.

C'est sans doute à une manifestation de cet esprit nouveau qu'il faut rattacher l'organisation de cette « Semaine du Cinéma » qui s'est ouverte, lundi dernier 29 avril, et qui poursuit activement ses travaux au moment où paraissent ces lignes. Cette *Semaine du Cinéma*, qui a reçu le haut patronage de MM. les ministres du Commerce et de l'Instruction publique, a son comité ainsi composé :

Président d'honneur : M. A. François-Poncet, Sous-Secrétaire d'Etat de l'En-

seignement technique et des Beaux-Arts.

Président du Comité de Patronage : M. Delac, Président de la Chambre syndicale de la Cinématographie française.

Président : M. Daniel Serruys, Directeur honoraire des Accords commerciaux au ministère du Commerce.

Vice-Président : M. Louis Aubert, Président d'honneur de la Chambre syndicale de la Cinématographie française.

Délégué : M. Ph. Domergue, Secrétaire général de la Société d'Economie nationale.

Rapporteur général : M. Gaël Fain.

Trésorier : M. H. Lepage.

En outre de nombreuses personnalités du monde du cinéma ont fait partie du Comité d'organisation. D'un commun accord le *But de la Semaine* a été ainsi défini :

« La production cinématographique française n'occupe pas, à l'heure actuelle, la situation qui devrait légitimement lui revenir. En dépit de la haute tenue intellectuelle et artistique de certains films français, chacun sait que les États-Unis, et, dans une moindre mesure, l'Allemagne, ont conquis une place prépondérante sur tous les marchés, y compris le marché français. A son tour, cette situation se répercute défavorablement sur la production française, car l'industrie cinématographique ne saurait prospérer sans de larges débouchés.

« Or, véritable industrie, clé intellectuelle, le cinéma constitue désormais un élément essentiel de l'expansion nationale sous tous ses aspects. Les Français qui se préoccupent de l'intérêt général du Pays, se doivent donc de procéder à l'étude des mesures propres à

accroître la puissance de rayonnement des films français. »

Voilà qui est fort bien pensé et excellentement exprimé. Et, au cours du banquet qui a eu lieu le 23 avril, M. Pierre Lyautey, Directeur de l'Association de l'Industrie et de l'Agriculture française, a précisé les raisons qui provoquent en faveur du cinématographe l'intérêt de la grande industrie nationale : « Notre métallurgie, nos textiles, notre soie ont conquis une place prépondérante sur le marché international : c'est le fruit de notre expérience que nous vous apportons. L'industrie cinématographique française doit prendre place parmi nos grandes industries nationales. »

De telles paroles, émanant de tels hommes, préparent des actes.

J'ai l'honneur de connaître de longue date M. André François-Poncet : sa clairvoyante intelligence, son activité, son énergie se sont révélées à moi bien avant son accès au pouvoir.

C'est un animateur, faisons-lui confiance.

Gaston THIÉRY.



M. Ch. Delac



M. L. Aubert

On verra cette semaine à Paris

LA VOLONTÉ DU MORT

Drame d'épouvante réalisé par Paul Léni, interprété par Laura La Plante. Paul Léni, réalisateur allemand, qui fit *Le Cabinet des figures de cire*, a débuté en Amérique par un coup de maître. Cette *Volonté du Mort* ou *Le Chat et le Canari* est un drame d'angoisse et d'hallucination, épique d'humour et de drôlerie, formule importée par Léni, affirmé magistralement dans ce film, et qui, depuis, a fait fortune, puisque de nombreux films du même genre réussissent à chaque fois.

Dans *La Volonté du Mort*, Léni donne un rôle important aux choses. Par des étoffes, rideaux qui remuent, agités par un vent invisible, par des éclairages curieux, il crée une atmosphère de crainte et de mystère. Et il a obtenu de Laura La Plante un jeu mi-sérieux, mi-fantaisiste qui est parfait.

Cette reprise est tout à fait opportune, car *La Volonté du Mort* est le modèle du genre. ●●●●●

LA GRÈVE DES FEMMES

Interprétation de Vivian Gibson, Maria Paudler et Hans Junkermann.

Petite comédie plaisante, gaie, dont la cordialité réjouira le public. On se trouve en Autriche Tyrolienne, où le seigneur du pays tyrannique a décrété qu'aucune femme ne devait se marier sur son territoire. La meunière du village, amoureuse de l'intendant du comte, décide la grève des femmes et le comte et ses invités sont en train de se servir tout seuls sans l'aide des domestiques féminines. La situation serait très grave si, heureusement, une belle actrice n'arrivait au château à point nommé pour séduire le vieux comte et se faire épouser. Naturellement l'interdiction est levée et la meunière épousera son amoureux.

Il y a de jolis décors, un peu lourds toutefois, et les scènes sont exécutées avec un souci constant de perfection pas toujours atteinte. Mademoiselle Vivian Gibson incarne avec une grâce un peu provocante l'actrice, et Maria Paudler est une meunière appétissante. C'est Hans Junkermann qui joue le cocasse misogyne. ●●●●●

JOURS D'ANGOISSE

Drame réalisé par Gennaro Righelli, interprété par Maria Jacobini, Gabriel Gabrio.

Nous sommes en Russie d'avant-guerre. Un officier supérieur a jeté des yeux coupables sur la femme d'un capitaine. Il envoie l'édit capitaine en mission, et cherche à violenter la jeune femme. Son mari, qui a voulu, au cours d'une chasse, dire adieu à sa femme, la sauve du misérable et frappe ce dernier. L'homme fait arrêter l'officier et un procès s'engage. Le jeune officier sera fusillé. La jeune femme luttera, et le jour même de l'exécution, parviendra à faire avouer au coupable tout son plan infâme. Délivré, le condamné sera renché à son foyer, tandis que le traître se fera justice.

Ce scénario en vaut bien un autre. Il a le mérite d'être essentiellement dramatique, encore que ce soit par des moyens bien arbitraires, avec des ficelles un peu grosses. La réalisation de Gennaro Righelli est simple et pleine de goût. Les décors sont beaux, et, dans l'ensemble, le film est très soigné.

Maria Jacobini a des expressions torturées qui sont émouvantes. Notre compatriote Gabrio donne, du traître, une incarnation massive et juste. ●●●●●

A gauche, de haut en bas: Raymond Hatton, dans *Deux Braves Poltrons*, aurait besoin de quelques leçons chez Gastiano Renette. Laura La Plante ne se sent pas rassurée dans *La Volonté du Mort*.



WATERLOO

Tragédie réalisée par Karl Grüne, interprétation de Charles Vanel, Otto Gebhür, Oscar Marion.

Certes, M. Grüne a donné dans son film une part plus importante à tous les événements qui se passent à Vienne, ou en Prusse, et les acteurs centraux de ce film sont plutôt Wellington, et surtout Bülicher, dont Otto Gebhür a fait une impressionnante création. Et puis une historiette d'amour, compliquée d'une fumeuse histoire d'espionnage, enlève à cette tragédie grandiose un peu de sa noblesse. On s'écarte du réel sujet pour exposer les détails.

C'est ainsi que le personnage de Napoléon, pourtant principal acteur de ce drame, est singulièrement amoindri; on le voit rarement sur l'écran. Charles Vanel a fait une curieuse interprétation du grand homme, mais s'il joue bien nous n'avons que bien peu de temps pour nous en apercevoir. En réalité, Vanel en Napoléon n'a qu'à marcher et froncer les sourcils.

C'est peu. Toutes ces réserves faites, je m'empresse de dire que *Waterloo* n'est pas indigne d'estime et d'admiration. Des passages du film proviennent à la fois un grand métier technique et beaucoup d'intelligence: les apparitions de l'armée de Napoléon, marchant, conjointement sur l'image, avec les danseurs du Congrès de Vienne; la scène de Talleyrand annonçant le retour de Napoléon est très bien, ainsi que le fondu qui semble effacer toute la foule frivole dans la grande salle devenue déserte, comme le tableau où, en six rubans différents, affluent les volontaires de Napoléon.

Waterloo ne manque ni de beauté, ni d'émotion. Il lui manque seulement une âme française... rien de plus. ●●●●●

TEMPÊTE

Drame interprété par John Barrymore, Camilla Horn, Boris de Fast, Louis Wolheim.

Tempête est un film d'atmosphère russe. Cela se sent peu, encore que les acteurs aient donné le maximum de relief à leurs rôles de Slaves.

Les décors aussi sont russes, les costumes ne nous choquent pas. Mais l'atmosphère manque, cela est dû sûrement aux impondérables... ces fameux impondérables du film, sans lesquels une œuvre qui coûte très cher n'est qu'une matière morte.

Ici, ce qui est impondérable (comme je le signale pour *Waterloo*) c'est l'âme russe. Eh bien! l'âme russe manque à *Tempête*.

Mais ça n'empêche pas *Tempête* d'être un très bon film, à l'action mouvementée et bien menée, luxueuse histoire aux décors riches et bien éclairés.

Et puis, il y a l'idole de ces dames: le beau Barrymore, et une gentille Allemande qui réussit en Amérique, Camilla Horn, qui fut la Marguerite du *Faust* de Murnau, et surtout Boris de Fast dont le personnage est interprété par cet excellent artiste avec autant d'acuité dramatique que de caractère slave. Boris de Fast est Russe, et cela se voit. ●●●●●

René OLIVET.

Ci-dessous, de gauche à droite: Wallace Beery semble se plaire *Au Bout du quai*.

A voir Vivian Gibson, on comprend combien *La Grève des Femmes* peut être pénible.

N'AVEZ-VOUS pas pensé, en voyant surgir sur l'écran l'image de cette « vedette » dont le jeu vous passionne, au premier film qu'elle tourna? Ne vous êtes-vous pas demandé quels furent les débuts au studio de tel ou telle artiste, dont le talent s'affirma, et dont la notoriété ne fit que croître? Débuts faciles ou difficiles, mais qui aboutirent au succès. Ce sont ceux-ci ou ceux-là que *Cinéma* veut aujourd'hui évoquer, et c'est pourquoi nous avons posé à un certain nombre de vedettes du cinéma cette indiscrète question: — Comment avez-vous, au studio, gagné votre premier billet de cent francs?

DOLLY DAVIS

La rue Philibert-Delorme est déserte. Et le petit entresol où Dolly Davis vient se délasser de son activité couturière semble s'étonner de tant de calme... Entrons dans le salon de l'artiste où des toiles des peintres les plus divers témoignent de sa délicate blondeur. Sur la table centrale, des anémones meurent en un vase.

— Oh, le bel oiseau! Mais le perroquet, la tête près de sa mangeoire ne se détourne pas... Immobile qui se prolonge et s'explique enfin: le perroquet est empaillé.

On se croirait dans le château de la Belle au Bois dormant. Mais une portière d'auto claque, une porte s'ouvre, une jeune femme entre en courant. Et la Reine de la Mobilité s'excuse de son retard involontaire.

Et, à la contempler une seconde, on se prend à réciter les vers du poète à Reichemberg, vers qui s'appliquent si bien à elle.

Reichemberg: rire et grâce où pousse lorsqu'agile... On rit lorsque toute elle met son livon.

— Comment j'ai gagné mon premier billet de cent francs? Mais c'est l'histoire de mes débuts que vous me demandez-là... Eh bien, c'est par hasard, tout à fait par hasard que j'ai été amenée à paraître sur l'écran.

« Un jour un ami me demande: — N'avez-vous jamais songé à faire du cinéma?... Et il s'explique. Il sait que M. de Marsan cherche une ingénue. — Voulez-vous que je vous présente à lui? — J'accepte.

« Je plais à de Marsan. Il m'engage. Sept ans de cela déjà.

« Mes premiers cents francs... oui!

« Pendant quinze jours je joue...

« Je tourne des intérieurs à Epinay, et des extérieurs à Hericy.

« Et je touche pour ce formidable travail la somme de... deux cent cinquante francs...

« J'étais, je l'avoue, assez embarrassée devant l'appareil de prise de vues...

« Je me souviens que j'étais dans une maison isolée, et qu'après lui avoir signifié: puisque tu m'as fait perdre mon fiancé, tu ne l'auras pas non plus... je mettais le feu à la cabane.

« Ma figure n'exprimait pas la moindre méchanceté. C'était « tordant » de me voir si souriante...

« Débuts!

« Ensuite j'ai tourné *La Bourrasque*... puis *Hantise*, qui m'a rapporté onze cents francs. Je jouais déjà aux côtés d'André Roanne, et j'étais dans ce film la sœur de Geneviève Félix.

« Puis ce fut *Vidocq*, avec Navarre et Elmiré Vautier... et enfin *Claudine et le poussin* qui m'a fait connaître.

— Et vous êtes devenue ainsi la vedette du *Fauteuil 47*, de *Madame Josette, ma femme*, de *La petite Chocolatière*, de *Feu, de Paris*...

— *Paris*... celui des films où j'ai paru que j'aime le plus... C'est, à mon sens, ce que j'ai fait de mieux...

Et la blonde et charmante actrice égrené, pour elle autant que pour moi, des chapelets de souvenirs...

Sept ans déjà, murmure-t-elle encore.

Mais il lui fallut à peine quelques mois pour conquérir une place de premier plan parmi nos vedettes de l'écran.

Une artiste aussi mobile ne se devait-elle pas d'arriver très vite au but?

JEANNE HELBLING

Blonde fille de l'Alsace, avec ses lourdes tresses. Elle vient de Thann, et, transplantée à Paris, tout de suite elle fut Parisienne. Beauté native, et grâce acquise.

Peut-on ne pas exprimer tout le charme de Paris alors

(De gauche à droite)
Dolly Davis
Jeanne Helbling
Emmy Lynn

qu'on habite entre son cœur: le faubourg, et son esprit: Montmartre.

Jeanne Helbling a quitté ce boulevard Barbès qui l'avait vue enfant.

Je l'ai retrouvée, en une petite rue, voisine du square Carpeaux.

Oh, l'aimable appartement, — rez-de-chaussée dominant sur une rue paisible.

Et voici, pour mieux en faire ressortir la beauté, la délicate et talentueuse artiste qui, comme Dolly Davis, nous revient d'Allemagne, où elle tourna notamment *La Mascotte*.

Jeanne Helbling est modeste. Elle n'est pas de celles à qui il répugne de confier de difficiles débuts.

— Mes premiers cents francs?... l'histoire de mes débuts...

« Eh bien, soit... Je vais vous dire comment je fus amenée à faire du cinéma. Je venais d'avoir dix-sept ans, c'était quelques années après l'armistice, et j'étais alors la lectrice assidue d'un petit journal de cinéma qui n'existe plus...

« Vous pensez bien qu'à voir, chaque semaine, le compte rendu des films nouveaux et les portraits des vedettes d'alors, j'éprouvais le désir de « faire du cinéma ».

« Et les jours se passaient, sans qu'on vint me chercher chez mes parents.

« Un jour que je venais de parcourir une liste d'adresses des « studios » de l'époque, je m'enhardis et je décidai d'aller proposer mes services à un metteur en scène. C'est à Epinay que je rencontrai Gérard Bourgeois, qui allait représenter *Les Mystères du Ciel*.

« Il me demanda après que je lui eus exposé mon désir: — Avez-vous fait du théâtre?

« — Non, jamais.

« — Et vous n'avez jamais « tourné »?

« — Jamais, non plus.

« Cependant, après m'avoir examinée, il me déclara: — Revenez demain.

Je fus exacte au rendez-vous. Je n'étais pas qu'un peu intimidée.

« Il m'envoya essayer des costumes chez Granier. Je devais figurer une dame du moyen âge.

« Je crois que je fus payée alors trente francs par jour. Et comme on me fit tourner plusieurs jours, je gagnai ainsi plus de cent francs, mes premiers cent francs.

« Pendant assez longtemps, je ne fis rien d'autre. Puis je fus de nouveau figurante dans d'autres films. Et je gagnai tantôt quarante, tantôt cinquante francs par jour.

« Enfin on pensa à me confier le rôle d'une des jeunes filles dans *Les Rocquencour*. C'était un rôle dramatique dans lequel j'avais à verser beaucoup de larmes.

« Ce fut une série d'intérieurs à Epinay. Soixante-quinze francs par séance! N'était-ce pas de quoi m'encourager. J'avais de grandes boucles blondes... »

— Que vous n'avez plus...
— Je tournais avec Duvivier.
— Et plus tard, on me revit dans *Son Excellence le Bouif* dans *Un bon petit diable*...
— Et depuis que de succès! Mais quels sont, à votre sens, vos meilleurs films?
— J'en préfère trois à tous les autres *Les Grands, La Glace à trois faces, et La Jalouise de Barboville*...
— Mais celui que je préfère à tous ceux-là, c'est celui que je n'ai pas encore tourné, celui pour lequel on ne m'a pas encore sollicité, et que je tournerai demain.
— Mlle Jeanne Helbling est une étoile. Elle va vite, et ne pense jamais à s'arrêter en sa course.

EMMY LYNN

« Blonde comme on ne l'est que dans les magazines », d'une blondeur qui s'harmonise au mieux avec la robe de soie noire, la peau délicate et fine, l'œil bleu et rieur. Chez Emmy Lynn tout est nuance et distinction.

Elle a le charme de ces pastels anglais qu'on admire encore chez les contemporains et compatriotes des Lawrence et des Gaiboroug. Et lorsqu'elle marche, elle a l'air d'une princesse d'origine nordique, d'une de ces princesses qu'elle personnifia autrefois.

— Mes premiers cent francs gagnés au cinéma?
— J'étais au théâtre lorsqu'on vint me proposer de jouer le premier rôle du *Camée*.

— Eh! quoi, tout de suite vedette?
— J'avais déjà tourné une fois chez Pathé une scène dans la rue. Et je n'avais pas cherché à renouveler cette tentative.

— C'est donc en 1915 que j'ai paru, avec Arquillière, dans *Le Camée*.

— Je ne me souviens pas du metteur en scène...
— Liabel ou Mandin? Liabel je crois.
— J'avais tourné, sans me maquiller le moins du monde, quand le film fut projeté, Arquillière, que j'encontrai, fut enthousiasmé.

— Je viens de vous voir à l'écran... Vous êtes étonnante.

— Vous pensez bien que je me rendis aussitôt dans la salle où l'on donnait *Le Camée*.

— Ah! comme je fus déçue. Je me trouvais laide, sans expression. J'en pleurai.

— Et les remarques que j'entendis des lèvres de mes voisines!

— J'étais très jeune alors, et cela n'empêcha pas une dame qui se trouvait à côté de moi de signifier, bien haut, à son mari?

— Elle est jolie, cette femme-là, mais on voit bien qu'elle a déjà un certain âge.

— Et les messieurs qui étaient devant moi voulaient à tout prix me trouver une ressemblance avec leur cousine ou leurs petites amies.

— Tu ne trouves pas que c'est tout à fait Emilie.

— Moi, je crois qu'elle ressemble plutôt à Suzanne.

— C'est ainsi qu'en 1915 j'ai gagné, au cinéma, mon premier billet de 100 francs. On nous offrait à ce moment-là soixante francs par jour et trente francs par matinée.

— Et l'on n'était pas alors aussi scrupuleux qu'aujourd'hui. Je me souviens avoir « tourné » des scènes printanières, en décolleté, dans le parc d'Epinay — alors que nous nous trouvions en plein hiver, et qu'il gelait impitoyablement.

— Mes débuts au cinéma, se continuèrent par *Le Calvaire*. L'action se passait à deux époques différentes. Ce film eut beaucoup de succès. Comme le drame se déroulait en 1895, je m'étais procuré des robes de cette époque. Mais j'eus la surprise en arrivant au studio de voir que j'étais la seule à avoir eu ce scrupule. Malgré tout ce qu'on put me dire de persuasif pour me les faire quitter, je ne voulus rien savoir.

— J'étais d'une originalité inouïe. Ah! le cinéma d'alors...

— Vous ne le regrettez pas.

— Il n'a rien qu'on puisse regretter. Et cependant M^{lle} Robenne vous dirait sans doute qu'il était admirable... plus qu'à toute autre période.

— Et M^{lle} Emmy Lynn de sourire avec grâce et ironie.

— J'ai beaucoup tourné au studio d'Epinay. C'était des films de 500 à 900 mètres. Il y en a que je n'ai jamais vus, à l'écran.

— Au théâtre, on ne m'avait confié que des rôles d'ingénue. Au cinéma j'ai mieux pu donner ma mesure dans des rôles dramatiques.

— Et M^{lle} Emmy Lynn dont la modestie est charmante, et qui ne doute de rien en doutant d'elle-même, m'affirme.

— Quel dommage que je ne sois pas photogénique?

— Mais films et spectateurs sont là pour lui infliger — encore que l'homme le doive à une jolie femme — le plus éclatant, le plus expressif des démentis. Et blonde, encore plus blonde, en son fourreau noir, Emmy Lynn me reconduisit jusqu'à sa porte.

— Dehors, la rue Cardinet. La laideur des façades, s'opposant à la joliesse d'un intérieur d'artiste.

Marcel COULAUD.



LES HOMMES PRÉFÈRENT LES BLONDES

Deux comprimés "L'Or de Paris" dissous dans un verre à liqueur de camomille Lalanne donnent aussitôt des cheveux délicieusement blonds. Bonnes Maisons et LALANNE, 704, faubourg Saint-Honoré, Paris.

Finis Terrae

Sur les côtes sauvages de Bretagne, des groupes d'îles et d'îlots parsèment l'Océan. L'accès est difficile à cause des courants, des tempêtes fréquentes, d'une mer soumise et tourmentée. Cet isolement contraignait les habitants à une vie plus rude encore que celle des petits ports bretons. L'Océan y règle les destinées.

C'est là que Jean Epstein avait résolu l'an dernier de réaliser un nouveau film. Dès le mois de juillet le yacht *Pampéro*, équipé par la Société Générale de Films, voguait vers Ouessant ayant à bord le metteur en scène et ses collaborateurs techniques, les appareils de prises de vues, tout le matériel nécessaire, mais aucune vedette. A travers les récifs, le *Pampéro*, piloté par un Ouessantin, se fraya passage et Jean Epstein découvrit bientôt les lieux propices à son action : Bannec, d'un demi-kilomètre carré, battu par les vents, isolé au milieu d'une mer d'écume. A la belle saison, quelques barques appareillent pour cet îlot désert. Ce sont des pêcheurs de goémon qui viennent pour quelques mois faucher les plantes marines, les brûler sur le sol et recueillir leurs cendres pour les revendre, au retour, aux usines de produits chimiques du littoral. Dur métier, existence primitive sur une terre sans végétation et sans source.

L'apparition du *Pampéro* et de ses passagers dans ces parages ne manqua pas, on le devine, d'être commentée par les gens du pays. Bientôt l'archipel d'Ouessant tout entier s'emua du « bateau blanc plein d'étrangers », de ses voyages insolites sur une mer où il n'est point coutume de faire du tourisme nautique; la gendarmerie s'en mêla et il fallut l'intervention du vice-amiral Le Vavasour pour dissiper enfin les soupçons.

Jean Epstein se soucia alors de recruter ses interprètes. On sait qu'il a voulu garder à son film une vérité intégrale et pour cela il n'a pas demandé à des acteurs de jouer les personnages de *Finis Terrae*. Il les a pris dans la vie même: ce sont des goémonniers de Bannec, que nous voyons à l'écran comme ils furent dans leur îlot sauvage. C'est sans doute la première fois qu'un réalisateur fait preuve d'un tel souci de réalisme. Il fallait une belle aide pour l'oser.

On lira sans doute avec intérêt ce qu'Epstein lui-même écrivait au sujet de ses interprètes bénévoles: « Je puis affirmer qu'ils furent parmi les meilleurs collaborateurs auxquels, en quinze films, j'ai eu à faire. Tous mirent au travail une extrême conscience, se dédiant s'ils avaient manqué une scène qu'on recommandait. Bientôt, ce fut, à peu d'exceptions, l'île entière qui participait à la figuration, convaincue, tout comme les élèves d'un collège en promenade, jouant à la petite « guerre ».

Ceci pourrait être pour l'avenir d'un précieux enseignement. Le cinéma tend de plus en plus à se dégarer de l'art pour participer tout entier de la vie. Le temps des fastueux décors a disparu. Suit-on si le film de demain ne prendra pas ses visages



Le jeune « brûleur de goémon » pénètre dans la sorte de cavernes qui lui sert d'asile pendant de longues et dures semaines.

plus souvent dans la rue, dans la foule qu'au studio? Poudovkine confirme les idées de Jean Epstein. Sa dernière œuvre, *Tempête sur l'Asie*, est interprétée en majeure partie par des indigènes. C'est là un indice dont on parle peu mais qui semble avoir une importance pourtant égale à l'invention du film parlant. Le cinéma, incontestablement, est en train d'élargir ses frontières. P. L.

Le bon docteur parle aux habitants rassemblés sur la grève.



UNE GRANDE ARTISTE EST ARRIVÉE EN FRANCE

« Cinémond » a salué

Louise Brooks

à son débarquement au Havre

(De notre envoyé spécial)

Le port du Havre vient de s'éveiller. Dans la brume, que le soleil dissipe lentement, on aperçoit au loin la silhouette massive de l'Île-de-France, au côté duquel on distingue à peine celle du bateau-pilote. La mer n'est pas assez haute pour que le transatlantique puisse accoster au quai de la gare maritime. Les heures se succèdent, monotones. M. Jean Pascal, vice-président de l'A.P.P.C., MM. Fouquet, Joannon et Morskoi, délégués de la Solar, et moi-même, envoyé spécial de *Cinémond*, faisons les cent pas. L'horloge marque dix heures lorsqu'enfin l'Île-de-France est à quai. La passerelle est mise, les privilèges qui ont le droit de monter à bord, se bousculent. Des escaliers succèdent aux longs couloirs, que bordent des portes uniformes. Voici le hall, l'orchestre joue *La Fille du Bedouin* tandis que les passagers, encombrés de leurs bagages, se pressent vers la passerelle de sortie. J'avisé un steward.

— L'appartement de Louise Brooks?

— Numéro 264, à l'étage au-dessus, me répondit-il, dépêchez-vous si vous désirez la joindre, car elle ne va pas tarder à descendre à terre.

Nouvelles bouseulades. Ces Américains ne comprennent donc pas pourquoi je suis si pressé.

Enfin, me voici devant l'appartement 264. L'appartement Fontaine Creau. Le hasard a bien fait les choses. Je frappe, mais personne ne répond. J'entre, l'appartement est vide, Louise Brooks l'a quitté quelques secondes avant mon arrivée.

Toujours pressé, je repars à la recherche de l'invisible vedette. Les passagers protestent.

— Wat foolish boys!

Qu'importe leurs réflexions. Le premier des trois trains transatlantiques va partir. Louise Brooks s'y trouve peut-être. Je traversé chaque wagon, brandissant à la main le numéro 7 de *Cinémond*. Je crie:

— Where are you, miss Louise Brooks? (Où êtes-vous, mademoiselle Louise Brooks?) Mais personne ne me répond. Un voyageur, me prenant sans doute pour un vendeur de journaux, veut m'acheter *Cinémond*. Sans y prendre garde, je poursuis mes recherches.

Je quitte le premier train qui, lentement, démarre et commence l'inspection du second.

— Where are you, Louise Brooks?

— Vous cherchez l'artiste de cinéma? Elle est actuellement à la douane, vous la reconnaîtrez facilement, elle a un chapeau bleu clair.

Le renseignement est intéressant. Sans plus attendre, je fais part de mes recherches à MM. Pascal, Fouquet, Joannon et Morskoi qui, de leurs côtes, ne sont pas restés inactifs.

Voici, de dos, une jeune Américaine au manteau de zibeline et au chapeau bleu. Ce doit être Louise Brooks. C'est sûrement Louise Brooks.

La jeune Américaine se retourne. C'est l'exquise interprète de *A girl in every port*.

Les présentations sont faites. Louise Brooks, très fatiguée, répond aux souhaits de bienvenue par un sourire. Les roses rouges, les œillets et les lilas parfumés qui encombrèrent ses bras lui semblent bien lourds, car, pour la charmante vedette, la traversée, bien qu'effectuée par un temps calme, n'a pas été très agréable. Pas un

seul instant, en effet, Louise Brooks, torturée par le « sea-sick », n'a pu fermer l'œil ni se promener sur le pont; aussi a-t-elle grande hâte d'être à Paris et d'y prendre un repos reconfortant. Le second train transatlantique va partir.

français qui, m'a-t-on dit, sont très différentes de celles des studios d'Hollywood et de Berlin.

— Ce sera d'autant plus intéressant pour vous que vous allez être dirigée par René Clair, qui est un de nos plus jeunes metteurs en scène et dont les conceptions de travail sont très modernes. Et puis vous allez tourner à Joinville, au studio des Cinéromans, qui est le plus moderne et le mieux aménagé de France.

— Et quand commençons-nous? demande Louise Brooks en se tournant vers Joannon, qui doit être administrateur du film.

— Le 10 mai exactement.

— Quelle chance, s'écrie la charmante artiste, je vais pouvoir d'ici-là visiter Paris et ses environs.

Ses paupières se font plus lourdes, Louise Brooks, qu'un thé bien chaud et sans sucre — méthode américaine — a quelque peu reconfortée à envie de prendre quelque repos. Je dois interrompre notre entretien. Etendue sur plusieurs coussins, la jolie voyageuse s'endort rapidement.

Les pompiers couverts de fleurs se font plus rares, les champs verdoyants de la Normandie ont fait place à de vastes étendues broussailleuses et boisées d'arbustes dont les branches se couvrent timidement de pousses vertes. A Mantes, Louise Brooks se réveille. Impitoyable, je reprends mon interview interrompue.

— Et quel est votre dernier film?

— Il a pour titre *The Canary murder case*, et a été réalisé par Malcolm Saint-Clair, d'après un roman mystérieux de Van Dine. L'interprète un rôle de jeune danseuse de music-hall.

— Et savez-vous que *La Boîte de Pandore*, que vous avez tournée précédemment à Berlin, a été présentée à Paris, il y a à peine trois semaines et a été accueillie avec un très gros succès?

— Oh! je suis très contente... Pabst est un metteur en scène étonnant.

— *A girl in every port* est le film qui vous a révélé au public français et a passé pendant plus de quatre mois en exclusivité dans la même salle.

— C'est très gentil à vous de me dire cela. Je ne croyais pas être aussi connue que cela.

— Attendez, nous arrivons bientôt à Paris. Vous allez voir à la gare Saint-Lazare, d'autres journalistes et des photographes vous y attendent en ce moment.

Le train poursuit sa course rapide. Voici au loin la Tour Eiffel. Durant un long instant, Louise Brooks, silencieuse, hé la quitte du regard.

Gare Saint-Lazare, le train stoppe. A peine est-elle descendue que la charmante artiste est le point de mire de nombreux objectifs. De nouvelles fleurs, de nouvelles présentations, de nouveaux souhaits de bienvenue. Louise Brooks, vaillante, les accueille avec son charmant sourire. Enfin la foule veut bien s'écarter pour la laisser passer et elle gagne le Claridge, dernière étape de son voyage.

C'est là que *Cinémond*, qui fut le premier journal à lui souhaiter la bienvenue lors de son arrivée sur la terre française, l'a quittée un peu à regret...

Mais si vous saviez comme Louise Brooks avait sommeil.

George FROVAL.



Louise Brooks

Nous sommes tous assis dans les confortables fauteuils du Pullmann qui nous a été réservé. Impitoyable, je commence l'interview, harcelant Louise Brooks de multiples questions.

— Je suis très heureuse, me dit-elle, de venir tourner en France; lorsque mon manager européen m'a transmis de Berlin l'offre de René Clair et le scénario de *Prix de Beauté*, ce dernier m'a tellement enthousiasmé que j'ai câblé aussitôt mon acceptation et c'est pourquoi j'arrive ici aujourd'hui. C'est pour moi un plaisir que de venir tourner en France.

— C'est peut-être votre premier voyage?

— Oh non, je suis déjà venue deux fois à Paris. Je connais un peu votre belle capitale, ses monuments et la rue de la Paix, avec ses nombreux magasins de couture.

— Vous y ferez sans doute une très prochaine visite?

— C'est certain: non seulement j'irai pour mon plaisir personnel, mais aussi pour essayer les robes que je dois porter dans le film de René Clair.

— Et quel rôle allez-vous interpréter?

— Celui d'une petite dactylo qui, devenue lauréate dans un concours de beauté, fait du cinéma. Ce sera pour moi très intéressant, car j'ignore les méthodes de travail des studios

Chez la grande tragédienne latine...



DANS la pièce voisine du beau salon où l'on m'introduit, un phonographe dévide les péripéties de l'infortuné *Malbrough s'en va-t-en guerre*... C'est le fils de Francesca Bertini qui se donne un concert. Seul, ce détail pourrait dépendre la vie bourgeoise — avec tout ce que ce mot comporte de joies et d'adoration — que mène celle qui fut, tour à tour, la sensible amoureuse, la mère éplorée et l'amante trahie de nos meilleurs films.

L'adorable harmonie de la disposition de ces meubles laisse de côté tout souci de mise en scène. Ici, point de ces ensembles vulgaires, très « studio », de ces lampadaires prétentieux, que la déformation professionnelle fait souvent choisir à ceux que nous admirons à l'écran. On sent que le plus petit de ces bibelots a une histoire, qu'il n'a pas été placé là... aussi bien qu'ailleurs, que les beaux yeux de la fée qui l'a élu (et avec quel goût raffiné!) se posent souvent sur lui. On sent que l'on vit ici.

À l'abri, sous de belles reliures, les plus rares éditions. Sur leur page de garde, des dédicaces célèbres, illustres même : Edmond Rostand, d'Annunzio, Puccini, Paolo Tosti, Mussolini disent leur admiration pour celle qui fut la vivante incarnation de tant d'héroïnes célèbres.

Partout, enfin, des fleurs et... des portraits de son

PHOTO STUDIO LORELLE



nis, Jean Bénédic-Cartier, ce bébé de quatre ans, mélomane et charmant.

Je suis partagée entre le désir de voir de près la grande artiste et celui de rester seule encore dans l'atmosphère qui l'entoure. Je meurs d'envie de la voir vivre sous mes yeux, sans le secours de la toile blanche et du projecteur... et j'ai peur. Brusquement, je me souviens avoir entendu dire que l'objectif et le fard étaient trompeurs, que les artistes sont toujours, à la ville, très différents de leur aspect cinématographique. Si j'allais avoir une désillusion, si je ne pouvais retrouver, en celle qui va ouvrir cette porte, la Francesca qui demeure si intensément dans ma mémoire?

La voici. Toutes mes craintes s'envolent, car elle est devant moi... plus belle que jamais! Oui, elle est vraiment belle. Je comprends qu'on l'appelle « la plus belle femme d'Italie ».

Mon impétueuse curiosité l'amuse, et, avec la meilleure grâce du monde, elle me raconte comment elle faillit entrer dans les ordres. Religieuse, voilà ce que voulait en faire sa famille. Un de ses oncles, évêque, la détournait, pour cela, de toute préoccupation artistique. Mais le besoin de s'extérioriser, qui caractérise les artistes nés, la dominait. Contre le gre des siens, elle étudiait classiques et romantiques, en vue d'accéder à la scène. Le cinéma l'accueillit, dès ses débuts : la Pathe Freres, de Rome, lui demandait, en effet, de jouer le principal rôle de *Trouvère*. Dans tout Florence, disaient les directeurs de cette grande firme, elle seule était capable d'incarner l'héroïne.

Et voilà comment, à quinze ans, Francesca tourna son premier film.

Elle me raconte comment elle devint ensuite la plus grande interprète du cinéma italien.

... D'une voix au timbre chaud elle égrène ses souvenirs, et la musique de son accent est d'un charme infini.

En 1921, alors qu'elle venait de signer avec la Fox un contrat d'un demi-million de dollars par an, elle abandonnait tout, brusquement, pour se marier. Je crois que jamais dédit ne fut payé d'aussi bon cœur?

« Tous les dédits du monde comptent bien peu, n'est-ce pas, à côté du bonheur? »

Elle vécut ce merveilleux entr'acte de sa carrière cinématographique dans la belle villa des Mirafiori qu'elle possède à Florence. Là, elle se cloîtra littéralement pendant trois années.

Revenu en France après cette mystérieuse trêve,

La fameuse chambre à coucher du château Mirafiori, à Florence.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

Francesca Bertini

la force invincible, que l'on appelle la vocation, la ramène en curieuse dans les studios.

Une pluie d'offres l'assailit : en Amérique, en Allemagne, on la réclamait partout, mais c'est en France qu'elle voulait rester.

Elle tourne alors *Odette*, où elle nous apparaît si douloureusement humaine. Puis, c'est à *La Possession*, d'Henri Bataille, qu'elle prête son talent nuancé. Elle est vraiment la femme du rôle et Bataille n'aurait pu rêver de meilleure interprète : tendre, pleine de finesse et de charme, femme racée, élégante et belle d'une beauté fatale, mais femme... tellement femme!

Après *La Possession*, que l'on peut considérer comme un de ses plus grands succès, elle vient de créer le rôle de Gisèle, dans *Tu m'appartiens*. A la présentation, qui eut lieu dernièrement au Théâtre des Champs-Élysées, la critique entière et le grand public s'accordèrent pour manifester leur enthousiasme. Cette célèbre beauté de l'écran a remporté une victoire de plus!

Enfin, je crois pouvoir annoncer que l'année prochaine, elle nous montrera une nouvelle facette de son talent dans : *Charme... I kiss your hand Madame* film d'une technique entièrement neuve qui fera, dit-on, grand bruit... et pas seulement parce qu'il sera sonore!

Le secret de son long succès dans le monde entier, le fluide singulier qu'elle n'a cessé d'échanger avec la foule, la sorte d'envoûtement enfin sous lequel elle nous tient : c'est qu'elle sait se renouveler... « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre ».

Ce don de la métamorphose, c'est à la foi qu'elle a dans son art qu'elle le doit.

Et, alors que tant de noms, nés de l'ombre, y seront retournés, Francesca Bertini aura écrit une des plus belles pages de l'Histoire du Cinéma.

MIREILLE SERNAC.

PHOTO G. L. MANUEL FRÈRES



A gauche :

● Dans *Odette*, Francesca Bertini a personnifié l'héroïne de Victorien Sardou, avec un réalisme puissant et une grande émotion (en haut).

● Gisèle reçoit Burat, forçat évadé. Cette scène de *Tu m'appartiens* a été jouée par Francesca Bertini et Rudolph Klein-Rogge avec un rare talent et une sensibilité profonde (en bas).

A droite :

● Francesca Bertini porte les plus somptueuses toilettes avec une simplicité qui caractérise une élégance de grande race.



PHOTO STUDIO LORELLE



Bebe Daniels fait montre d'une grande autorité en matière de technique cinématographique...

un film...

CHASSEURS D'IMAGES

Qui n'a vu, dans les réunions sportives, les grands enterrements, toutes les manifestations importantes, ces gens coiffés d'une casquette, qui, portant leur trépid sur leur épaule, filent rapidement d'un point à un autre, placent leur appareil, tournent un court



... pourtant, il n'y a pas longtemps, elle paraissait épouvantée de son premier contact avec la camera.

moment une manivelle au rythme lent, et repartent bientôt, rapides, comme ils sont venus?

Ce sont les reporters cinématographiques, ceux qui filment les actualités mondiales que nous voyons passer, en quelques mètres de pellicule au début des programmes de cinémas. Rendons-leur hommage, ce sont des as. Ils sont forcés, par leur métier, d'accomplir de véritables tours de force. Ils percent les barrages des services d'ordre, pénètrent, pour satisfaire la curiosité du public, en des endroits où nul ne peut parvenir, tournent en avion, sur des locomotives, des capots d'automobile, que sais-je encore. Et cela sans espoir même de gloire, car jamais leur nom n'est mentionné sur un écran. Ils ont porté à son maximum l'emploi du fameux système D.

Enfin, ces modestes sont à l'honneur cette semaine. Un film leur est consacré, *Chasseurs d'Images*, qui montre excellentement leur travail, leur ingéniosité. En voici le sujet.

La Sun News, société d'actualités cinématographiques, obtient tous les succès grâce à un opérateur de premier ordre, Scoop Morgan, et ruine la société concurrente, la Mercury News.

Patricia Clancy, la fille du directeur de la Société triomphante, sort de pension et déclare avec énergie à son père qu'elle veut être reporter. Le père cède, mais Morgan refuse nettement de servir de professeur à la néophyte. Il préfère quitter la maison. D'autant plus qu'il sait très bien qu'une place toute prête l'attend aux Mercury News.

Et Patricia en est réduite à ses propres moyens. Evidemment, ses débuts ne sont pas brillants. Mais la concurrence même la pousse à faire mieux, et bientôt elle peut rivaliser avec Scoop Morgan, et même elle arrive à le surpasser.

Un jour, une occasion sensationnelle lui est donnée de prouver sa valeur : nul n'a jamais pu filmer le Rajah de Blaghar, que seule la vue d'un appareil rend enragé. Il va assister à une grande garden-party, et, bien entendu, comme c'est une chance de le prendre sans qu'il le sache, Morgan et Patricia se sont introduits grâce à des prodiges d'adresse et de ruse. Mais Morgan est découvert. A l'idée qu'il a pu être cinématographié, le rajah s'évanouit. Un docteur s'offre, reste seul avec lui... et profite de ce moment pour lui voler une émeraude rare sur son turban : car il n'est autre qu'un fameux voleur international.

Mais Patricia, témoin invisible, a tourné le film. Après des péripéties où le voleur enlève Patricia et Morgan à bord de son yacht, il finit par être pincé, grâce au film de la jeune fille, qui triomphe.

Et bien entendu, tout s'arrange à la fin par l'association de Scoop Morgan et de Patricia, association dont vous devinez bien la nature...

Ce film est animé de toute la jeunesse et la gaieté de la joie et sportive Bebe Daniels. Neil Hamilton est son heureux partenaire. Toute l'interprétation, autour d'eux est excellente. Et, comme il se devait dans un tel film, la photographie est parfaite, ainsi que la technique.

Film amusant, plein de mouvement, et qui fait passer deux excellentes heures. Julius HANDFORD.

Le plus ancien metteur en scène de cinéma et de théâtre : GERHARD DAMMANN

C'est dans son atelier que je le trouve : un visage connu que l'on a toujours vu depuis les premiers jours du film allemand :

— Dans combien de films au juste avez-vous paru, M. Dammann? lui demandais-je.

— Dans 800 films environ, me répondit-il, depuis que j'ai paru à l'écran pour la première fois comme acteur chez Noeggerath, à Amsterdam.

— Vous avez également tourné avec Henny Porten? — Oui chez Messier lorsque Henny Porten était au début de sa carrière.

— Et quel film avez-vous mis en scène vous-même pour la première fois? — C'était en 1908 dans la comédie : *Eine Land Partic* (une partie de campagne) qui était tournée par Lutoskop et Biograph-Gesellschaft. A ce moment on ne savait pas ce qu'était une « star ». Il me fallait prendre le scénario où je pouvais le trouver, être metteur en scène et acteur en même temps. D'ailleurs je ne me suis pas contenté de comédies, mais encore de films policiers et d'aventures sous la direction de Lacroix. Depuis cette époque, j'ai toujours été dans le cinéma et ai travaillé pendant de longues années chez Messier, Mutoskop, Continental, Luna-Film, National, jusqu'en 1918 où je m'établis pour mon propre compte.

Notre conversation se trouve interrompue car le second de M. Dammann l'appelle pour tourner. Nous nous



séparons, et je jette un coup d'œil sur un album de photos qui se trouve sur son bureau. Que de souvenirs contient ce livre qui est l'illustration d'une longue et active vie d'artiste! Depuis la fameuse série *Blumke* jusqu'au film *Sous la Lanterne*, les comédies qui nourrissent tous les programmes de cinéma.

Dammann a créé dans le film allemand un type de comédies qui a été également repris à l'étranger. Lui, c'est le « Trottel » allemand à qui le destin joue sans cesse des tours et qui, malgré la sympathie qu'il inspire, force le spectateur au rire. Car la joie que procure les ennus des autres est, hélas, une des plus pures...

Le plus grand mérite du plus connu de tous les metteurs en scène de comédies allemandes réside dans le fait qu'il possède un humour qui franchit les frontières.

Lorsque Dammann, il y a 20 ans, tourna t en deux ou trois jours des films qui, même à l'étranger, connaissent un grand succès, il a prouvé que son art de metteur en scène, son extraordinaire talent tirait de toutes les situations matière à éclats de rire. Mais aujourd'hui, à cause de la concurrence des grandes comédies américaines, il fallait que Dammann disposât de plus grands moyens pour réaliser de plus grands films; c'est pour cela qu'il s'est adonné au film dramatique depuis deux ans et, dans ce domaine, il a obtenu de beaux succès. Mais c'est toujours la comédie qui reste la favorite de Dammann. Il en a la nostalgie, surtout depuis que le film parlant lui a apporté tant de possibilités nouvelles.

Et c'est pourquoi Dammann, après avoir étudié le film parlant allemand, veut entreprendre bientôt un voyage à l'étranger et particulièrement aux Etats-Unis pour y étudier les différents systèmes se rapportant aux films nouveaux. Il faut s'attendre à ce que les pourparlers engagés par ce si sympathique artiste avec des groupements étrangers aboutissent, et le cinéma allemand risque de le perdre. E. T.

Les livres

M. Jean-Victor Pellerin vient de publier en livre les deux pièces qui furent jouées pour la première fois, avec la mise en scène de Gaston Baty, l'une *Intimité*, au Théâtre des Mathurins, l'autre *Têtes de rechange* au Studio des Champs-Élysées (1).

Cela se passait en 1922 et en 1926, c'est-à-dire en des temps déjà très anciens. Je n'y étais pas et ne sais ce qu'en dit alors la critique.

Je n'en juge donc, et sans prétention, qu'en lecteur. C'est un point de vue, à certains égards, cinématographique.

Si j'ai retenu ce double spectacle imprimé, c'est que l'auteur y applique, en noir et blanc, certains procédés du cinéma et notamment la « surimpression » qui, derrière l'acteur, révèle en flou ses désirs, ses souvenirs, et cette sorte de « confusion mentale », comme disent les psychiatres, qui ferait de chacun de nous un fou si un chacun pouvait lire, à chaque instant, ce qui se passe en notre pauvre cerveau.

A vrai dire, cette « surimpression », cette apparition de fantômes, ne doit pas être de réalisation très facile au théâtre. La matière pèse sur les fantômes en chair et en os. A la lecture même, ils ont les pieds lourds. Le cinéma seul sait en faire des ombres légères. Le théâtre de M. Jean-Victor Pellerin, qu'on dit durable, ne prouve, j'en ai peur, que la défaite et la déroute du théâtre devant le cinéma.

Le fantastique est le domaine du cinéma. Une jeune fille qui m'est chère me demandait, ces jours-ci, pourquoi un Epstein, après *La Chute de la Maison Usher*, ne mettrait pas à l'écran *Le Corbeau* d'Edgar Poe. Des poètes comme Mallarmé et Armand Godoy (2), ont traduit cette sombre merveille. Pourquoi un poète de l'écran comme Epstein ne tenterait-il pas, en effet, cette transcription cinématographique? Les poèmes de Mallarmé et de Paul Valéry trouveront, peut-être, sur la toile, leur expression la plus intelligible.

M. Jacques Lombard publie ses *Cocktails* après minuit (4) de roman fantastique. Une histoire folle, où, sous le signe de l'homme qui bêche, s'agitent lespires névroses du siècle et où l'auteur lui-même nous avoue avoir mis toutes les folies qui lui ont traversé l'esprit.

Un livre sincère, alors, et qui peint un auteur et une époque. Un livre malsain dont la « surimpression » et le « gros plan » rendraient à merveille le caractère monstrueux et trouble. Un livre écrit, la nuit, après un « Devil's cocktail », après plusieurs cocktails du Diable. « Gin, cognac, half and half, cordial Médoc, angustura, zeste de citron. Servez! »

Je serais surpris que M. Jacques Lombard ne fit pas une carrière au cinéma. Il a le double don du pittoresque et du réel, c'est-à-dire ce que l'écran est le plus apte à exprimer.

C'est une grande joie pour le critique de trouver un écrivain. Albert Crémieux est un écrivain et *Cellule 93* est un livre (5).

On l'a comparé à Gorky. Comme lui il sort du peuple et a fait bien des métiers, mais il n'en a pas la fièvre. Devant la souffrance et la haine, il garde la tête froide et l'esprit juste. En nous expliquant la triste affaire de la rue Darnétou, dont il fut le témoin et dont c'est bientôt l'anniversaire, il nous explique tout le communisme. Il parle sans haine et sans crainte, en bon témoin. Et il parle avec art.

Qu'on porte donc aussi son histoire à l'écran. Elle ferait un film aussi instructif que pittoresque et poignant. Le peuple s'y verrait au plus vrai, au plus juste. Et il manque de tels miroirs. Noël SABORD.

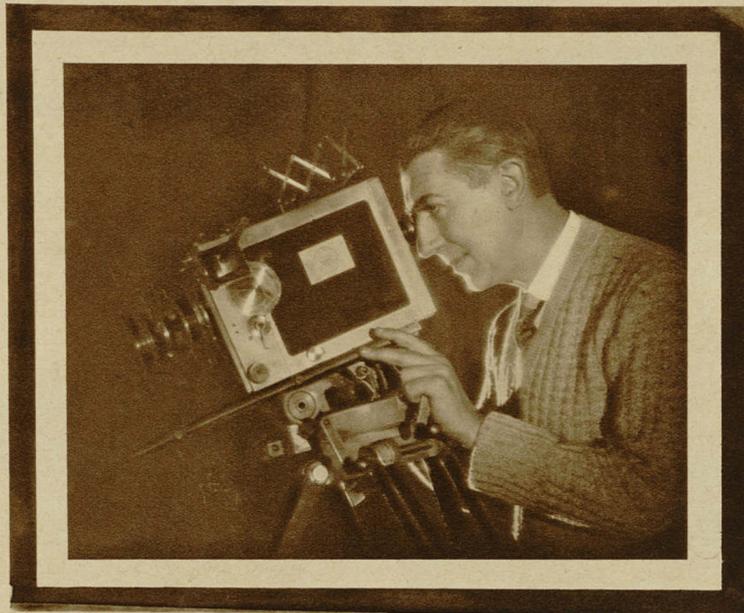
(1) Jean-Victor Pellerin : *Têtes de rechange*, spectacle en trois parties, précédé de *Intimité*, pièce en un acte (Calmann-Lévy, Collection « Le Prisme »).

(2) Edgar Poe : *Le Corbeau*, traduit par Armand Godoy, avec un frontispice de Mariette Lydis (Emile-Paul).

(4) Lemerre, éd.

(5) Nouvelle Société d'Édition.

La revue artistique et littéraire « LE FLAMBEAU DU NORD », 21, rue du Collecteur, Tourcoing, organise son concours annuel doté de nombreux prix et Diplômes d'honneur. Demander les conditions au Secrétaire. — Tous les sujets sont libres : soit en prose, soit en poésie. (Envoyer pour réponse.)



UN CAMERAMAN ALLEMAND BIEN CONNU

A. O. WEITZENBERG

Dès qu'on entre dans le cabinet de travail de A. O. Weitzenberg on comprend quel homme c'est : les livres, les photos révèlent l'artiste qui s'est imposé à l'attention internationale. Chez lui, l'artiste et l'opérateur — le « cameraman » — sont étroitement liés. Rien qu'à le voir, on sait qu'il possède une grande instruction, qu'il voit de ses yeux grands ouverts et qu'il sent avec son cœur.

Comment êtes-vous venu au film? lui demandai-je.

Jusqu'en 1900, je fréquentai l'Académie d'Art à Weimar et travaillai comme peintre et photographe. A ce moment, l'opinion courante des théoriciens de l'art était que la photo, produit mécanique de l'optique et de la chimie, n'était pas l'expression de l'art même. Je n'ai pas fait miennes ces façons de voir : j'étais réellement impressionné par la beauté d'œuvres de de Veldé, Messel, Ruskin et Behrens. J'ai admis que ce n'est nullement se dégrader pour un artiste que de s'attacher à donner une forme artistique aux éléments qu'il manipule au lieu de les confier à un ouvrier quelconque. Au contraire, j'estime indispensable cette recherche pour un véritable artiste; cela est vrai également pour la cinématographie.

En 1900, fort de cet état d'esprit, je pris comme champ d'action la photographie. J'étais en 1903, à Altona, un petit atelier où je m'occupai en premier lieu, je dois le dire avec fierté, du procédé « Bromoil » (huile de brome). Mes travaux dans ce domaine me valurent le professorat, de 1910 à 1914, auprès de la Berliner Photographische Lehranstalt pour la photographie artistique.

Et comment êtes-vous venu au film? — Le film, dès le début, m'apparut comme une fidèle reproduction de l'image, comme un admirable moyen d'expression. Je compris en même temps que le film ne doit jamais être la reproduction du théâtre, mais doit suivre son propre chemin. Il faut évidemment une grande pratique à un photographe pour acquérir toute la maîtrise d'un cameraman. Je peux dire que c'est la guerre qui réellement m'amena au film. Jusque-là j'avais tourné des séries de films policiers sous la régie de R. Meinert, *Nachtasy* et *Ferdinand Lassalle*, qui connaissaient alors une grande vogue. Puis je travaillai avec Meinert à la Decla-Bioskop, en collaboration avec les régisseurs

Chrysanter, Holz, Ludwig, Berger, Froehlich, Gerhardt, Dr. Guter, dans treize films, parmi lesquels *Suarez*, *Richter von Zalamea*, *Toteninsel* et *Panoptikum*. Plusieurs autres films furent tournés qui contenaient chacun des nouveautés diverses, comme *L'Homme au masque de fer* qui fut apprécié bien au delà des frontières allemandes.

Avez-vous travaillé à l'étranger? — Naturellement. Indépendamment des voyages que j'ai dû entreprendre comme peintre, l'après-guerre me porta un des premiers, cette fois, comme cameraman, en France, Suède, Angleterre, Italie et en Suisse.

N'avez-vous pas également tourné un film *Die Biene Maja*?

Oui, toute nouveauté concernant la technique de la camera m'intéressait au plus haut point. Evidemment, après avoir achevé ce grand film d'enseignement je retournai au film artistique dont les productions les plus connues ont été *Kreuzzug des Weibes*, *Traumkainig*, *Vorbestraften* et *Hoelle von Cayenne*. Dans un film franco-allemand j'ai également eu l'occasion de passer quelques semaines dans un studio français et depuis, à cause de ma technique, j'ai été plusieurs fois engagé par des firmes françaises. Avec Grantham-Hayes je tournai *L'Emprise* et avec Léonce Perret *La Possession*. Je viens de terminer, à nouveau avec Hayes, *Parce que je l'aime*.

Et que comptez-vous faire à présent? — En ce moment je suis en pourparlers pour deux engagements à l'étranger et, en dehors de cela, je voudrais profiter de courtes vacances pour étudier de près le film parlant en France et en Angleterre. J'ai déjà pris contact avec cet art nouveau en Allemagne, et je crois, si on y travaille avec ardeur et conscience, qu'il offrira de grandes possibilités. Mais, précisément dans le film parlant (sonore), il est indispensable d'avoir des techniciens d'art, de ceux qui possèdent le mieux leur métier et qui seuls peuvent aider au succès de l'entreprise.

Nous nous entretenons encore de questions diverses et je quitte M. A. O. Weitzenberg, un homme qui, non seulement est un grand artiste de l'image mouvante mais encore introduit toujours dans son film des idées nouvelles et hardies.

A. KORTY.

HOLLYWOOD - BOULEVARD

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Hurrah pour le film sonore !

Il y a deux ans, le cinéma américain était malade. Le public n'allait plus au théâtre avec autant d'entrain que durant les années qui suivirent la guerre. Personne ne voulait continuer de payer les sommes exorbitantes demandées par les moguls de l'industrie cinématographique américaine pour voir pour la mille et unième fois, comment Jean rencontra Jeanne et comment ils s'épousèrent malgré toutes les embûches placées sur leur chemin.

Heureusement, alors que tout allait mal, que Hollywood voyait se terminer son règne et que Wall Street commençait à se plaindre et à retirer les fonds, les films parlants firent leur triomphale apparition. Et ce fut la ruée vers l'or nouveau, vers les nouvelles mines d'espérance dans ce même pays, celui de Bret Harte, qui connut, il n'y a pas si longtemps, la fièvre jaune de 1849.

Jusqu'ici les films parlants coûtent moins cher à produire que les silencieux. Moins de « sets » et les scènes sont terminées plus vite. 1.400 théâtres, palaces dédiés au cinéma (bien entendu), furent installés à la date du 15 février dernier. Et les prix ont doublé ou presque, ce qui n'empêche pas les billets de se vendre sans répit et les longues files de peuple d'attendre aux portes des théâtres, dans la rue, malgré le froid et souvent malgré la pluie. Ce qui prouve, une fois de plus, que ce qui plaît au public américain, en général, ce n'est pas ce qui est beau et bien fait, mais ce qui est nouveau. De là les rapides fortunes et les écroulements financiers presque instantanés.

Il est difficile de se prononcer contre ou pour les films parlants ou sonores à l'heure actuelle. Le bébé ne peut être responsable de ce qu'il fait. Mais sa santé est très bonne, ses joues sont roses, et il sent à plein nez, l'homme sain et robuste à venir. Quelques-uns des studios ont inévitablement commis des atrocités. Le malheur c'est que le public, las des niaiseries précédentes, ne put s'empêcher d'accourir vers ces nouvelles histoires à la Jean-Jeanette-j'e-t'adore parce qu'elles étaient habillées habilement de nouvelles robes de dimanche.

Parlons un peu de succès. *Le Chant du Jazz*, naturellement. Et l'on pourrait presque dire que sans Al Jolson les films sonores dormiraient encore dans le grand nirvana. *Interférence* de Paramount qui fut un plus grand succès en Amérique qu'à Paris. *The Broadway Melody* de M. G. M. qui se joue au Chinese Theatre de Hollywood depuis je ne sais plus combien de mois. Ce film a tellement de succès ici et, le samedi soir, l'affluence est telle aux environs du Chinese que les habitants qui demeurent dans les rues adjacentes se plaignent de ne pouvoir dormir. *In Old Arizona* de la compagnie Fox. *Alibi* fait par Roland West pour United Artists. Et bientôt il y en aura d'autres. C'est en peinant que l'on apprend.

Je viens de dire que la venue des films parlants en Amérique avait été instantanée. La venue, oui, mais non les efforts. Maintenant que Hollywood a dit son mot, Wall Street tonne. Bientôt le calme se rétablira et ce sera alors une période d'effervescence magnifique pendant laquelle presque tous ceux qui voudront travailler le pourront à Hollywood.

(A gauche, de haut en bas) : Une aimable dédicace du metteur en scène Fitzmaurice. Jack Bonhomme, à gauche, écoute ce que lui dit Odo B. Stade, le libraire fameux de *L'Atlantique au Pacifique*. Une scène de *Alibi*, une production United Artists. La jolie Christiane Yves dans une scène de « *Confession* », film parlant M.-G.-M. (A droite) : Voici Dorothy Mackaill avec Georges Fitzmaurice sur un yacht à Honolulu.

Potins et Nouvelles

Torben Meyer va bientôt prendre un rôle important dans la prochaine pièce de Colleen Moore. Je n'ose vous en dire le titre ; attendons donc qu'il soit définitif pour en être sûr. Je commence à me méfier de ces titres.

Christiane Yves vient finir le rôle féminin le plus important dans une des dernières histoires de la Metro-Goldwyn-Mayer. Le titre est et restera, je me permets de l'espérer : *Confession*. Lionel Barrymore, un des plus grands acteurs de l'Amérique, en était le directeur. La France suivra telle la voie prise par Hollywood et demandera-t-elle à son de Fénelon de diriger un film parlant, pour le plus grand bien et la plus grande gloire de la France ? Qu'en dites-vous, M. Louis Aubert ? Sera-ce *L'Aiglon* ou *Cyrano de Bergerac* ! Nous en parlâmes, une fois, à l'hôtel Roosevelt de Hollywood, et je n'ai pas oublié, depuis le mois de novembre dernier, et le grand sourire, et l'affabilité, et les yeux supérieurement intelligents du Zakor français.

Wallace Beery vient de recouvrer une somme de cent mille dollars qui lui avait été volée il y a un an. Lors de l'affaire annoncée dans les journaux à grands fracas — je m'étais permis de croire à un truc de publicité. Ces messieurs sont si habiles et possèdent tant de tours de passe passe dans leur sac. Mais non, c'était bien vrai et l'on vient d'appréhender les deux coupables, des travailleurs du studio Paramount. L'acteur avait déposé des bons d'une valeur de cent mille dollars dans sa loge lorsqu'il fut appelé pour finir une scène. Dans sa précipitation il oublia les dollars. Mais les détectives américains sont encore plus habiles que les voleurs et tout est bien qui finit bien.

Les revues américaines sont aussi friandes de photos que les revues françaises. Je viens de vendre un article à *The Atlantic Bookshelf* de New York et ils m'ont réclamé une photo et de celui dont j'ai parlé et de moi. La voici. Mr. Odo B. Stade, propriétaire du plus important magasin de librairie de Hollywood est en clair. Il connaît les étoiles de cinéma aussi bien que personne, il connaît leur goût littéraire. C'est sur ce goût que j'ai écrit mon article. Mr. Stade est un Alsacien et il aime la France et tous les Français. C'est un homme charmant et qui vend *Cinémone*, ce qui le rend encore plus charmant.

Georges Fitzmaurice me prie de dire hello à tous les lecteurs et amis de *Cinémone*. Le grand directeur irlandais, d'éducation française, va bientôt commencer un film parlant au studio United Artists. Il avait été question d'engager Norma Talmadge, mais au dernier moment, l'histoire de Norma n'étant pas finie, le grand Georges décida de faire un autre film. Une photo nous le montre sur un yacht à Honolulu avec Dorothy Mackaill. Le nom du film — *His Captive Woman*.

Jack BONHOMME.

Chez André Roanne

QUELLE joie pour une journaliste exilée de pouvoir interviewer en bon français un artiste français, lorsque, depuis des jours, elle navigue de studio en studio avec un interprète. C'était à Berlin, en décembre dernier, dans un bar cosmopolite. Autour de moi, deux metteurs en scène américains, venus très probablement en Allemagne pour chiper des étoiles à la Ufa, puis une vedette berlinoise habitée à Paris mais chassée... je ne veux pas savoir où?... Enfin une danseuse russe, jolie, élégante, accrocheuse... Je m'amusais de son manège, quand, derrière moi, avec l'accent de Paris, j'entendis : — Barman, une orangeade avec beaucoup de vrais d'oranges dedans !

— Elles sont très adroites. Je viens de tourner *Vénus*, avec Constance Talmadge, et *Anna de Montparnasse*, avec l'espiègle Amy Ondra, jeune étoile allemande, mais ma partenaire habituelle est Dolly Davis. — T'en plaindrais-tu ? questionna, moqueuse, Dolly Davis qui arrivait, blonde et fraîche dans son vison. Un sourire la rassura...

Cette interview, commencée à Berlin, à l'Eden-Bar, se termina à Paris, trois mois après, à l'André Roanne-Bar si j'ose écrire.

Le timide Blaise de *La Merveilleuse Journée*, était transformé en un barman étourdissant. En veste blanche s'il vous plaît (et la couleur locale ?) il agitait d'une main un shaker et de l'autre chipait des amandes salées.



— Il est bien Français, celui-là, pensais-je, qui est-il ?
— Tout de suite, Monsieur Roanne, tout de suite, répondit le barman... j'étais fixée.
— Bonjour, André Roanne, ravie de vous voir, *Cinémone* m'ayant envoyée à Berlin pour vous interviewer.

— Comme vous mentez bien, Mademoiselle ! A Paris, pour vous punir, je vous donnerais un rendez-vous à huitaine, mais à Berlin on manque de distractions... Questionnez. Je répondrai !
— Parlez-vous allemand ?
— Diabre, vous avez l'intention de m'interviewer en cette langue ?
— Rassurez-vous, *Chouchou poids plume*, c'est simplement pour savoir comment vous faites au restaurant !

— J'appelle le maître d'hôtel qui parle français !
— Gros malin, et lorsqu'il n'y en a pas !
— Je commande des trucs rigolos et j'attends pour voir ce que l'on m'apporte...
— Nous sommes logés à la même enseigne, ça me fait plaisir ! Qu'aimez-vous en dehors du cinéma ?
— La vie, le Midi au printemps et les sports.
— Ne suis-je pas le jeune premier sportif ?
— C'est juste. Que pensez-vous des artistes américaines ?

— Les grandes vedettes sont souvent bien jolies mais jamais très jeunes. Elles ont en tous les cas une grosse valeur commerciale puisque les metteurs en scène français les paient si cher !
— Il faut le croire.

André Roanne sait se manifester tour à tour joyeux, tendre, attentif et même un peu penaud...

— Vos projets ?
— Voulez-vous un « délice », spécialité de la maison, ou un vulgaire rose que vous trouverez partout, en moins bon, évidemment... ?
— Qu'allez-vous tourner ?
— Passez-moi un sandwich au jambon.
— Qu'allez-vous faire ?
— Ce que vous êtes crampon ! Je vais aller me reposer dans le Midi, mais buvez donc !
— Oh allez-vous recommencer à tourner ?
— Peut-être à Berlin, peut-être à Paris.
— Vous êtes Normand ?
— Non, je suis Parisien. Mais Dieu, que vous êtes journaliste !
— Vexée, j'avais d'un trait un délice qui me fit tousser et, découragée, je n'essayai même plus d'approcher André Roanne, jeune premier charmant et barman grincheux !
Raymonde LATOUR.





Se maquiller, c'est bien
Se démaquiller...
c'est encore mieux

Pour la nuit, le démaquillage, le massage, les soins du visage et de la peau, il vous faut une crème neutre, inoffensive et non parfumée. Demain, vous serez étonnée de voir ses résultats, si ce soir au coucher vous employez

la

DIALINE

La Crème des Vedettes
La Vedette des Crèmes

FRS : 18 Le tube grand modèle

Un échantillon est envoyé gratuitement sur simple demande à nos laboratoires.

Dans toutes les bonnes Maisons, et aux Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple PARIS-5^e

e. le moult

entomologiste

4, rue dumeril (13^e) et 34, boulevard des Italiens
paris



expose tous ses jolis objets décorés
avec papillons naturels à la
foire de paris

rue de la bijouterie fantaisie - boutiques 2906 et 2908

envoi gratuit
à toute personne envoyant 0 fr 50 pour le port, d'un petit plan de poche en couleurs du métropolitain et d'une carte d'acheteur donnant droit à l'entrée à 1/2 tarif à la foire de paris.

En potinant avec nos Lecteurs

PÉCHAUD J. — Marie-Louise Ilbe que vous avez vu dans *Hara-Kiri* a tourné dans *Marquita*, l'*Atlantide* et *Le oncle d'Amérique*. C'est elle qui dirige la société de production les Artistes-Réunis. Le studio de Billancourt se trouve quai du Point-du-Jour. Je ne puis vous donner le titre du prochain film de Germaine Dulac, car celle-ci n'a pas encore choisi le scénario qu'on va mettre en scène. Sa dernière production est un essai d'avant-garde intitulé *Arabesque*.

RENÉ DEJOURS. — Nous vous avons envoyé les numéros que vous nous avez commandés.

RAMONETTE. — Ramon Novarro est actuellement en France, je ne puis vous dire à quel hôtel il est descendu car il voyage sous un nom d'emprunt, ne voulant recevoir personne. C'est un des rares artistes américains qui ait horreur de la publicité. Vous pouvez lui écrire à Hollywood, votre lettre lui sera remise lors de son retour en Californie. Son adresse : studio Metro-Goldwyn Culver City, Cal.

SAINT-DENIS. — Voyez la réponse que j'ai faite à *Ramonette*.

MAURICE. — Les artistes de cinéma sont, une fois leur travail terminé, des gens comme tout le monde. Pourquoi se maquilleraient-ils à la ville?

CINÉMONDE S. V. P. — Ecrivez à M^{me} Claudia Vietrix, aux Cinéromans, 8, boulevard Poissonnière, Paris.

KARABU TINO. — Genica Missirio est un artiste roumain qui a beaucoup tourné en France, notamment dans *Margot*, l'espionne aux yeux noirs et tout dernièrement dans *Figaro*; Nils Astér est un jeune premier fort sympathique que vient de découvrir la Metro-Goldwyn; Loreta Young est une jeune étoile de la M. G. M. Que vous importe l'état civil des vedettes? Il n'y a pas de droit de vous parler de la vie intime des stars; 2^e Desdemona Mazza et Georges Melchior sont les principaux interprètes du film *La petite sœur des pauvres*. Lon Chaney est le principal interprète de *Riz doux*, *Pallasse*. Ses partenaires sont : Nils Astér et Marceline Day.

BOB QUICK. — Vous pouvez vous procurer les numéros de *Cinémone* qui vous manquent. Envoyez-nous 1 fr. 10 par exemplaire.

FLEURS DE PARIS. — Pour écrire à Edmonde Guy, vous n'avez qu'à adresser votre lettre à l'administration du Palace, 6, faubourg Montmartre qui la fera suivre.

MINUIT PLACE PIGALLE. — 1^o Je récite votre véritable identité puisque vous désirez correspondre avec des lecteurs. J'ai bien écrit lecteurs de *Cinémone*. M^{lle} Marie-Thérèse Jouet chez M^{me} Gustave Charvet, 48, allée Saint-Agne, Toulouse, Haute-Garonne; 2^o François Rozet est un bon artiste souvent irrégulier. Il y a des films où il est très bien, il y en a d'autres où il est insignifiant. Cela tient des metteurs en scène qui le dirigent et des rôles qu'on lui fait jouer. Bien des choses de ma part à *Une îava* et à *Marquita*.

PAULE ZHA. — Joan Crawford tourne aux studios de la Metro-Goldwyn à Culver City, en Californie, vous pouvez lui écrire à cette adresse; Ramon Novarro tourne aux mêmes studios écrivez-lui donc à cette même adresse; il est impossible de savoir dans quel hôtel il est descendu à Paris, car il voyage sous un nom d'emprunt.

TOUTEAMON J. — Votre pseudonyme est une véritable déclaration. Jaque Catalain tourne en ce moment au studio de Billancourt, dans *Nuits de Princes*; nous avons déjà à plusieurs reprises publié son adresse; consultez les courriers précédents. Son frère tourne aussi, il s'appelle Raymond Guffin. Vous verrez ce dernier dans *l'Arpét*.

MASTEX MYSTÉRIEUX. — Vous désirez correspondre avec des lecteurs de *Cinémone* (René Chassagnon, 6, rue d'Alémbert, à Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise). — Lya de Putti vient de tourner un film en Angleterre; les intérieurs de *Madame Récamier* ont été tournés au studio Menchen à Epinay; quant aux extérieurs ils furent réalisés aux environs de Paris. Pour vous procurer les photos que nous éditons, envoyez-nous le prix indiqué plus 1 franc pour frais d'envoi pour 20 cartes. Good Bye, mastex mystérieux.

F. ANTOINE LUXEMBOURG. — Nous vous enverrons le numéro 4 de *Cinémone* moyennant 1 fr. 20.

GEORGIE PAYRE. — Nous avons donné dans le numéro 20 l'adresse de Willy Fritsch.

BIÈRE MORLAY. — Je signale que vous seriez heureuse d'échanger vos impressions cinématographiques avec *Serge et Orsino de Turin*. Puisque votre amie Liane désire elle aussi un correspondant, qu'elle me communique son adresse.

LULU MARTIN AMONOV. — *Cinémone* a déjà publié plusieurs photographies d'artiste. Divers articles ont été consacrés à Mary Pickford,

Harold Lloyd, Billie Dove, Esther Ralston, Dolly Davis, Réginald Denny par exemple. Lisez attentivement notre revue et vous serez satisfaite puisque chaque semaine nous consacrons au moins une page à un artiste connu.

POTACHE CRÉPILLE. — André Roanne, Rachel Devirys et Nicolas Kolline, Madeleine Guitty et le petit Jean Mercanton étaient les interprètes principaux de *Croquette*; 2^o Gaston Modot n'a pas tourné dans *Veilles d'armes*; 3^o L'adresse de Gina Manes est la suivante : 1, rue Gabrielle, à Paris; 4^o Vous désirez un correspondant aussi, je signale à nos lecteurs votre identité et votre adresse (Pierre Lamoureux E. P. C. des garçons de Marners, Sarthe).

YVETTE LA BLONDE. — Les interprètes de *Jim le Harponneur* étaient John Barrymore, qui personnifiait le héros du film, et George O. Hara, qui était le frère de Jim. Cet artiste a paru depuis dans un film d'aventures intitulé : *Patrouilleur 129*;

2^o Madeleine Renaud interprétait le rôle principal du film de Jean Choux *La terre qui meurt*; 3^o Ramon Novarro ne doit pas abandonner le cinéma; s'il joue sur une scène de Berlin ce ne sera que pour une courte durée.

JONCHO. — Voici l'adresse de Pierre Batcheff, 57, avenue de Ségur, Paris. Votre article préféré est né en Sibérie, son premier film était *Claudine et le Fouassin*. Vous pourriez vous procurer une photographie de Claude France en vous adressant aux bureaux de la Paramount, 63, avenue des Champs-Élysées.

LIANE DES ANGES. — Oui nous pouvons vous envoyer les 3 premiers numéros de *Cinémone* moyennant 3 fr. 30. Jean Angelo et Ivan Petrovitch sont tous deux célibataires et envoient généralement leur photo aux lecteurs qui la demande. J'ai plus confiance en l'avenir du film sonore qu'en celui du film parlant. Cela se comprend car le premier peut être diffusé partout, tandis que le second ne s'adresse qu'à un public limité.

Ainsi un film parlant américain ne peut être projeté que devant des spectateurs connaissant la langue de Shakespeare et encore les Anglais ne comprennent pas toujours l'américain.

BIBI CADUM. — Voici les adresses demandées : Clara Bow studio Famous Players à Hollywood Cal; Vilma Banky studio United Artists à Culver City Cal; Anja Pace et Lily Damita studio Metro Goldwyn à Culver City Cal; Olga Day, 21, avenue de Marignan, Paris; Hollywood se trouve exactement à 7 milles de Los Angeles, qui est une ville très importante de la Californie. Il n'y a pas de metteurs en scène attachés au studio de la rue Francœur. Celui-ci est loué à qui veut y tourner. Parmi les metteurs en scène qui y ont tourné se trouvent, Maurice Gleize, *La Madone des Sleepings*; Maurice Kéroul, *Graine au vent*; Jean Durand, *L'île d'Amour*; Diamant-Berger, *Rue de la Paix*.

SÉNORITA DE SEVILLE. — Voici l'adresse de Lucien Dalsace : 4, rue Fontenoy, Paris. Celle de Louise Lagrange, 22 ter, rue Legendre, Paris, et celle de Réginald Denny, studio Universal à Universal City, Cal; c'est Warwick Ward que vous avez vu aux côtés de Raquel Meller dans *La Vénusosa*. Vous voyez, je n'oublie personne dans mon courrier.

JOAN CRAWFORD'S LOVER. — 1^o Nous n'éditions pas encore de photographies de Joan Crawford, mais rassurez-vous, nous ne tarderons pas à vous donner satisfaction. Nous allons bientôt mettre en vente un très joli portrait de votre artiste préférée, mais soyez donc patiente; 2^o L'adresse de Joan Crawford est la suivante Studio Metro-Goldwyn-Mayer Culver City Cal.; vous la verrez bientôt dans *Les Nouvelles Vierges* et dans le film réalisé d'après l'opérette *Rose Marie*; 3^o Pourquoi les blonds ne seraient-ils pas photographiés. Beaucoup d'artistes de l'écran tels que Lars Hanson, André Roanne, Jaque Catalain, sont blonds par exemple. Good bye.

THE ORKS OF LYONS. — Veuillez nous communiquer votre adresse car *Joan Crawford's lover* serait heureuse de vous écrire.

WILLY MON RÊVE. — Je ne puis vous dire si Willy Fritsch répond à toutes les lettres qu'il reçoit; sans doute celle que vous lui avez envoyée il y a un an ne lui est pas parvenue. Vous n'avez qu'à lui écrire de nouveau. Nous avons déjà parlé de cet artiste. Vous avez raison, il a une figure très sympathique et c'est un excellent artiste. Je l'ai beaucoup admiré dans *Rive de Valse* où il était le partenaire de Mady Christians; dans *Les Espions* seraient-ils pas photographiés. Beaucoup d'artistes de l'écran tels que Lars Hanson, André Roanne, Jaque Catalain, sont blonds par exemple. Good bye.

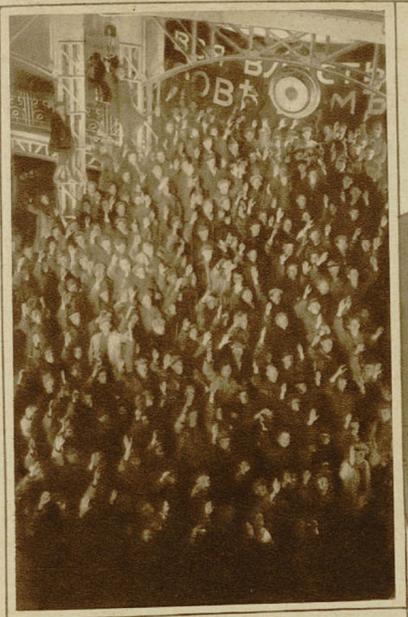
LA VIERGE FOLLE. — La Sofar est une société ni française ni allemande qui tourne chaque année de nombreux films en Allemagne avec des artistes français. Voyez *Les Fugitifs*, *L'Enfer de l'Amour*, *Quartier Latin*, *Jours d'angoisse*, *Nostalgie* et *Suzie Saphophone*; Anny Ondra a tourné *Anny de Montparnasse* pour cette société qui en fait une réelle vedette. Je suis de votre avis, elle est très sympathique. Pour lui écrire vous n'avez qu'à adresser votre lettre à la Sofar, 3, rue d'Anjou, qui la fera suivre. Affranchissez 1.50 comme pour l'étranger; l'adresse de Gaston Jacquet est la suivante : 40, rue Laugier, Paris.

MEXAMORSE. — Je ne suis pas de votre avis, il n'existe aucune ressemblance entre Mary Brian et Renée Héribel. L'une est blonde l'autre est brune, pas plus qu'entre Suzie Vernon et Dolly Davis; j'aime mieux le jeu de Buster Keaton que celui de Harold Lloyd. Je trouve Buster plus spirituel, plus vraisemblable qu'Harold dont les scénarios sont des plus fantaisistes. Cela ne veut pas dire qu'Harold Lloyd n'a aucun talent, au contraire. Mais à choisir je préfère *Cadet d'eau douce* à *En Vitesse* et le *Mécanisme de la Géométrie* à *Paris pas s'en faire*. Nous parlerons bientôt de Buster Keaton, quant à Harold Lloyd nous lui avons consacré un article dans le n^o 5. Pour vous procurer les huit premiers numéros de *Cinémone* vous n'avez qu'à nous envoyer 8 fr. 80.

RÉGINA. — Attendez! attendez! Nous parlerons de Jean Angelo, de Florence Vidor et de Brigitte Helm lorsque l'actualité nous en donnera l'occasion. Jean Angelo vient de tourner dans *Le Comte de Monte-Cristo*; nous organiserons d'autres concours mais ceux-ci auront un caractère nettement cinématographique; Florence Vidor est de nationalité américaine.

L'HOMME AU SUNLIGHT.

M^{lle} Vera Flory, la jeune artiste française qui tourne actuellement sous la direction de Leslie Hiscott, en Angleterre, est engagée, pour une durée de trois ans, par les Cinéromans-Films de France. Rappelons qu'elle a déjà tenu, pour le compte de la grande firme française, un rôle important dans *Le Danseur inconnu*.



En haut : La foule révolutionnaire d'Octobre apprend la fuite de Kerensky et l'avènement des Soviets.
Ci-dessus : La vie sociale dans un petit village juif d'Ukraine.
A droite : Les élections américaines vues par King Vidor (*La Foule*.)

C'EST sans doute dans la synthèse — dans la vaste fresque psychologique et sociale — que se réalisent le mieux les cinéastes véritables.

Le cinéma possède un pouvoir de synthèse étonnant. L'objectif pénètre comme un bistouri dans l'âme de la foule. Il y fouille. Il y creuse. Là où il faudrait impuissant malgré toute sa subtilité, toute sa science — son art étant statistique — le cinéaste bâtit et affirme avec une facilité incroyable. Certaines scènes de *Potemkine* sont un témoignage plus frappant sur la Révolution russe que tous les bouquins laborieusement mis au monde par des savants, des littérateurs, des hommes politiques. Hirsutes et exaltés,

LE FILM SOCIAL

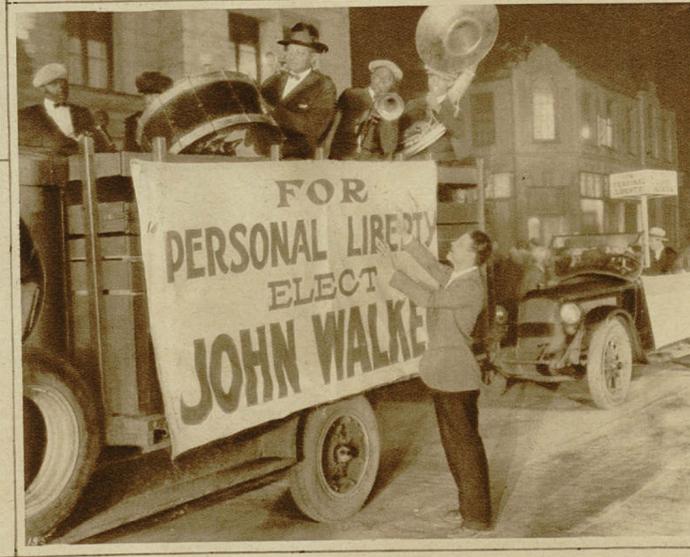
fervents et barbus, couverts de crasse, indomptables, les farouches marins du *Potemkine* parlent mieux, de chiffres. Les films russes représentent sans doute le plus grand effort jusqu'ici tenté en matière de film social. Ils sont invariablement tendancieux, hostiles au monde bourgeois, communistes avec ostentation, avec rage. Tandis que certains d'entre eux (*Potemkine*, *La Mère*, *Les Deux Jours*, *L'Homme du Restaurant*) peignent l'ancien régime tsariste et bourgeois, sous un jour sombre, terrible, visent au réquisitoire implacable contre le vieux monde, d'autres par contre (*Onzième Année*, *La Ligue générale*) exaltent et prônent l'édification socialiste. L'œuvre politique et culturelle des Soviets. Nous pouvons, nous devons même ne point faire nôtres les idées politiques de ces films. Mais il nous est impossible de ne pas nous incliner devant leur technique toute de simplicité, de sobriété, d'humanité, de puissance. Il n'y a presque pas de velettes dans les films russes. Il n'y a qu'un seul rôle véritablement grand : le peuple, la foule. Et cette foule est aussi captivante à observer, elle a une vie intérieure aussi complexe que n'importe quel héros de tragédie ou de drame.

Les Américains nous donnent aussi quelquefois des films sociaux. Presque toujours ces films sont accablants pour la fanfane « morale puritaine », pour le machinisme qui courbe sous sa loi d'airain tout un peuple. Dernièrement on a joué à Paris un film américain de la plus haute valeur morale, artistique et sociale : *La Foule*. L'auteur de ce film, M. King Vidor, s'est plu à représenter le conflit pathétique entre un individu et une société pourrie de routine, étouffée de préjugés, inhumaine. Toutes les images de *La Foule* respirent une fougue et une foi admirables. King Vidor prend hardiment le parti de l'idéalisme contre le matérialisme, il fustige et pourfend bravement les profiteurs des plus naïves, des plus inhumaines conventions. Son film nous fait songer aux œuvres les plus réussies de la jeune littérature américaine, au *Babbit* et à *Elmer Gantry* de Sinclair Lewis, à *Shewood Andersen*, Scott Fitzgerald, Hemingway, Waldo Frank, John Dos Passos, etc. Par moments même il se hausse jusqu'au lyrisme idéaliste et libertaire d'un Walt Whitman ou d'un Thoreau.

Deux autres films américains sont de la même veine cruellement satyrique et naturaliste que *La Foule*, *Jazz*, de James Cruze et *Les Rapaces* d'Eric von Stroheim. Sous des apparences de comédie burlesque de « jazzband » visuel, *Jazz* de Cruze n'est en réalité qu'une violente et véhémente diatribe contre la morale en cours et ses serviles de tout ordre. On y voit évoluer comme des pantins, grimacer grotesquement les littérateurs prostitués aux puissances d'argent les plus basses, les nouveaux riches qui surent transformer en luxe insolent et un peu cocasse la vermine, la boue sanglante, l'indéchiffrable horreur de la guerre. Mille têtes à gifles, mille masques effrayants et hideux. Eric von Stroheim, lui, a surtout visé dans *Les Rapaces* la bêtise et la timidité ridicule du milieu petit-bourgeois américain. Brutal et âpre, satirique même, il a foncé comme un animal de proie, distribuant des coups de cornes terribles, piétinant tout, rugissant écumant.

La France n'a point produit jusqu'ici de film social la résumant et la peignant dans la même mesure où *La Foule*, par exemple, peint et résume l'Amérique. Je connais bien un film social français où le génie de notre race trouve son expression à peu près complète, mais ce film, *Verdun*, *Visions d'Histoire* de Poirier est un film de guerre, qui nous donnera le vaste documentaire poétique sur la France en temps de paix ?

Michel GOREL.





Miss Edwina Booth, qui fut figurante, est maintenant la vedette de *Trader Horn*, que W.-S. Van Dyke est parti réaliser en Afrique pour M.-G.-M.

REDACTION - ADMINISTRATION :
 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
 Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
 Compte Cheques postaux Paris 1299-15
 R. C. Seine 233.237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : DURET.

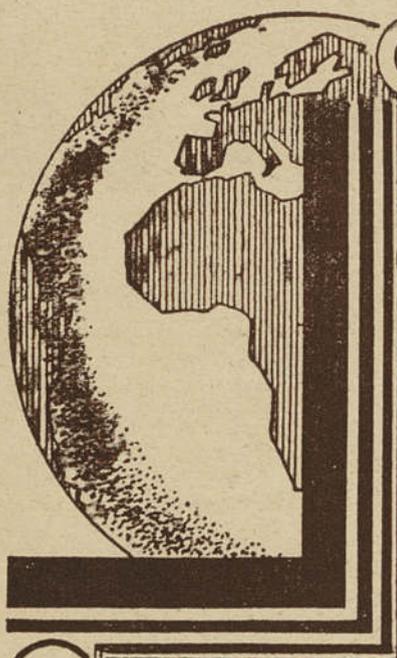
TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :
3 mois 12 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvege, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 10 francs ; 6 mois, 37 fr. ; 1 an, 72 fr.
6 mois 25 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. ; 6 mois, 32 fr. ; 1 an, 62 fr.
1 an 45 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis.
Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^e jeudi de chaque mois.	

LA PUBLICITE EST REÇUE :
 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINEMONDE"
 ETUDES PUBLICITAIRES:
 138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

NEOGRAVURE-PARIS



CINÉMONDE-PROGRAMME

DU 3 AU 9 MAI

Paramount
CHASSEURS D'IMAGES
 avec
BEBE DANIELS
le meilleur spectacle de Paris



CINÉMONDE-PROGRAMME

AUBERT-PALACE
 Al. Jolson
 dans
CHANTEUR DE JAZZ
 Film Parlant Vitaphone

CAMEO
 LES ÉTABLISSEMENTS AUBERT
 présentent
WATERLOO
 avec
CHARLES VANEL

ELECTRIC PALACE AUBERT
 LES ÉTABLISSEMENTS AUBERT
 présentent
LA GUERRE SANS ARMES

LES ÉTABLISSEMENTS CINEMATOGRAPHIQUES
L. SIRITZKY
 EXCELSIOR
 23, Rue Eugène-Varlin.
 LA MARCHÉ NUPTIALE
 LA DANSE ROUGE
 Attraction : MONTY
 RÉCAMIER
 3, Rue Récamier.
 LOOPING THE LOOP
 UN DIRECT AU CŒUR
 SÈVRES-PALACE
 80 bis, Rue de Sèvres.
 L'ÂME D'UNE NATION
 LE PRINTEMPS CHANTE
 SAINT-CHARLES
 27, Rue Saint-Charles.
 UN DIRECT AU CŒUR
 CLUB 73
 Attraction : GRANVAL
 MAINE-PALACE
 96, Avenue du Maine.
 ROBIN DES BOIS
 HÉLENE DE TROIE
 Attractions : MARJAL et GÉO. JENNY
 CLICHY-PALACE
 49, Avenue de Clichy
 LA MARCHÉ NUPTIALE
 DEUX BRAVES POLTRONS

CARILLON
 LA VOLONTÉ DU MORT
 avec
 LAURA LA PLANTE
 LA GRÈVE DES FEMMES
 avec
 Maria PAUDLER
 et Vivian GIBSON

VIEUX-COLOMBIER
LA CORDÉE
 La Symphonie
 d'une Grande Ville
 de RUTTMANN

CINÉ-LATIN
 La Vie des Abeilles
 Une Comédie Mack Sennett
 LA MONTAGNE SACRÉE
 Réalisé par Arnold FRANCK
 interprété par Luis DRENKER

RIALTO
PARIS-SONORE
BA-TA-CLAN

MER LE CINEMA

On verra cette semaine à Paris



II^e Arrondissement

- *MARIVAUX, 15, boulevard des Italiens. *Tempête.*
- *OMNIA-PATHÉ, 5, boulevard Montmartre. *Amour et médecine. — Quand le mal triomphe.*
- *IMPÉRIAL, 29, boulevard des Italiens. *La merveilleuse vie de Jeanne d'Arc.*
- *ELECTRIC-PALACE, 5, boul. des Italiens. *La guerre sans armes.*
- *CORSO-OPÉRA, 27, boulevard des Italiens. *La rue sans joie.*
- *GAUMONT-THÉÂTRE, 7, boul. Poissonnière. *La femme divine. — La mauvaise route.*
- *PARISIANA, 27, boulevard Poissonnière. *Le perroquet vert. — Une nuit mouvementée.*

III^e Arrondissement

- *PALAIS DES FETES, 199, r. Saint-Martin. *Amours exotiques. — Un rayon de soleil.*
- *PALAIS DES ARTS, 325, rue Saint-Martin. *Un direct au cœur. — Un soir à Singapour.*
- *KINERAMA, 37, boul. Saint-Martin. *Pirales modernes.*
- MAJESTIC, 31, boulevard du Temple. *Les misérables.*
- BÉRANGER, 49, rue de Bretagne. *L'imbattable.*

IV^e Arrondissement

- *GRAND CINÉMA SAINT-PAUL, 38, rue Saint-Paul. *La marche nuptiale.*
- CINÉMA DE L'HOTEL DE VILLE, 20, rue du Temple. *La fille du Danube. — Caballero.*
- *CYRANO-JOURNAL, 40, boul. de Sébastopol. *Le crime du bouff.*

V^e Arrondissement

- MONGE, 34, rue Monge. *Les coupables.*
- MÉSANGE, 3, rue d'Arras. *Les égarés. — La croisière du Navigator.*
- *SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel. *L'étudiant de Prague.*
- CLUNY, 60, rue des Ecoles. *Un direct au cœur. — La Venenosa.*
- URSULINES, 10, rue des Ursulines. *Ernest et Amélie. — Rose d'ombre. — Contraste.*
- CINÉ-LATIN, 10-12, rue Thouin. *La montagne sacrée. — Une comédie Mack Sennett. — La vie des abeilles.*

VI^e Arrondissement

- *REGINA-AUBERT, 155, rue de Rennes. *L'âme d'une nation.*
- *DANTON, 99-101, boul. Saint-Germain. *Les coupables.*

VIEUX-COLOMBIER, 21, rue du Vieux-Colombier. *La cordée. — La symphonie d'une grande ville.*
 RASPAIL, 90, boulevard Raspail. *Les misérables.*

VII^e Arrondissement

- *CINÉ-MAGIC-PALACE, 28, avenue de la Motte-Picquet. *Les misérables.*
- *LE GRAND CINÉMA, 55-59, avenue Bosquet. *L'âme d'une nation.*
- SÈVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sèvres. *L'âme d'une nation. — Le printemps chante.*
- RÉCAMIER, 3, rue Récamier. *Looping the loop. — Un direct au cœur.*

VIII^e Arrondissement

- *MADELEINE-CINÉMA, 14, boulevard de la Madeleine. *Les nouvelles vierges.*
- LE COLISÉE, 38, avenue des Champs-Élysées. *Le chevalier pirate. — Au bout du quai.*
- PÉPINIÈRE, 9, rue de la Pépinière. *Thérèse Raquin.*
- STUDIO DIAMANT, 2, avenue de Portalis. *Les vieillards en folie. — En avion au pays des Pygmées.*

IX^e Arrondissement

- *PARAMOUNT, 2, boulevard des Capucines. *Chasseurs d'images.*
- *AUBERT-PALACE, 24, boulevard des Italiens. *Le chanteur de jazz.*
- *MAX LINDER, 24, boulevard Poissonnière. *Les nouveaux messieurs.*
- *CAMÉO, 32, boulevard des Italiens. *Waterloo.*
- *RIALTO, 7, faubourg Poissonnière. *Paris-sonore. — Ba-ta-clan.*
- *ARTISTIC, 61, rue de Douai. *La marche nuptiale.*
- CINÉMA ROCHECHOUART, 66, rue Rochechouart. *Les deux timides. — Les maitres chanteurs de Nuremberg.*
- *DELTA-PALACE, 17 bis, boul. Rochechouart. *Le pavillon chinois. — La femme divine.*
- AMERICAN-CINÉMA, 23, boul. de Clichy. *Le plus singe des trois.*
- *PIGALLE, 11, place Pigalle. *Looping the loop. — Coquin de Briquet.*
- LES AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes. *Le maitre du bord. — Cigarette.*

X^e Arrondissement

- *TIVOLI-CINÉMA, 17, 19, faub. du Temple. *La marche nuptiale.*
- *LOUXOR, 170, boulevard Magenta. *Les deux timides. — Les maitres chanteurs de Nuremberg.*
- *CARILLON, 30, boulevard Bonne-Nouvelle. *La volonté du mort. — La grève des femmes.*
- *PARIS-CINÉ, 17, boulevard de Strasbourg. *La marche nuptiale. — Petite championne.*

XI^e Arrondissement

- *VOLTAIRE-AUBERT, 95 bis, rue de la Roquette. *L'âme d'une nation.*
- A CYRANO, 76, rue de la Roquette. *Le démon des steppes. — Régine.*
- EXCELSIOR, 105, avenue de la République. *Un direct au cœur.*
- TRIUMPH-CINÉMA, 315, rue du Faubourg-Saint-Antoine.
- SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.
- CASINO DE LA NATION, 2, av. de Taillebourg. *Le cirque. — Le rapide de minuit.*
- MAGIC-CINÉ, 70, rue de Charonne. *Sa majesté l'amour. — La femme divine.*

- *PATHÉ-JOURNAL, 6, boulevard Saint-Denis. *Actualités du monde entier.*
- *BOULVARDIA, 48, boul. Bonne-Nouvelle. *Prix de l'honneur. — Une idylle aux champs.*
- PALAIS DES GLACES, 37, rue du Faubourg-du-Temple. *La femme dans l'armoire. — Looping the loop.*
- EXCELSIOR, 23, rue Eugène-Varlin. *La marche nuptiale. — La danse rouge.*
- TEMPLE-SÉLECTION, 77, rue du Faubourg-du-Temple. *L'homme aux cactus. — Jahallah la danseuse. — CRYSTAL-PALACE, 9, rue de la Fidélité. — Un rayon de soleil. — On demande une danseuse.*
- CINÉMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-d'Eau. *L'enfer de l'amour.*
- *CINÉ SAINT-DENIS, 8, boul. Bonne-Nouvelle. *Le sauveur inconnu. — Julien voyage.*

XII^e Arrondissement

- *LYON-PALACE, 12, rue de Lyon. *Deux braves poltrons. — La marche nuptiale.*
- TAINE-PALACE, 14, rue Taine. *Bérénice à l'école. — Le rouge et le noir. — Expiation. — Le plus singe des trois.*
- RAMBOUILLET, 12, rue de Rambouillet. *L'inconnu. — Le dernier refuge.*
- KURSAAL DU XII^e, 17, rue de Gravelle. *Les espions.*
- DAUMESNIL, 216, avenue Daumesnil. *Le cirque. — Une jeune fille moderne.*
- CINÉMA-THÉÂTRE, 18, rue de Lyon.

XIII^e Arrondissement

- SAINT-MARCEL, 67, boulevard Saint-Marcel. *La femme dans l'armoire. — Looping the loop.*
- CINÉMA DES BOSQUETS, 60, rue Domrémy. *Les jugitifs.*
- JEANNE D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel. *Le printemps chante. — Le rouge et le noir.*
- PALAIS DES GOBELINS, 66 bis, avenue des Gobelins. *Vivent les sports (3^e ép.). — Sérénade. — Le cirque d'épouvante.*
- EDEDEN DES GOBELINS, 57, av. des Gobelins.
- SAINTE-ANNE, 23, rue Martin-Bernard. *Le plus singe des trois. — L'avocat du cœur.*

XIV^e Arrondissement

- ROYAL-CINÉMA, 11, boul. de Port-Royal. *Un direct au cœur. — Maldone.*
- CINÉMA-PARISIEN, 47, avenue des Gobelins.
- CINÉMA DES FAMILLES, 141, r. de Tolbiac. *Verdun, visions d'histoire.*
- CLISSON-PALACE, 61, rue Clisson. *La maison du mystère (2^e ép.).*

- IMPÉRIA, 71, rue de Passy. *Sans amis.*
- VICTORIA, 33, rue de Passy. *Suzy soldat.*
- PALLADIUM, 83, rue Chardon-Lagache. *Sérénade.*
- CINÉO, 101, avenue Victor-Hugo. *Valet de cœur.*
- *GRAND ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée. *Suzy soldat.*
- LE RÉGENT, 22, rue de Passy. *Le prince aux gondoles.*

XV^e Arrondissement

- *MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans. *La marche nuptiale.*
- MAINE-PALACE, 96, avenue du Maine. *Robin des bois. — Hélène de Troie.*
- *SPLENDID-CINÉMA, 3, rue Larochele. *Rose-Marie. — La femme divine.*
- *GAITÉ-PALACE, 6, rue de la Gaité. *Un direct au cœur. — Les maudits.*
- PATHÉ-VANVES, 53, rue de Vanves. *La maison du mystère (2^e ép.).*
- IDÉAL-CINÉMA, 114, rue d'Alésia. *Les misérables.*
- MILLE-COLONNES, 20, rue de la Gaité.
- PALAIS-MONT-PARNASSE, 3, rue d'Odessa. *Les misérables.*
- ORLÉANS-PALACE, 100, boulevard Jourdan. *Rose-Marie. — Le rayon pourpre (4^e ép.).*
- *LUSETTI-PALACE, 97, avenue d'Orléans. *Le jardin d'Allah.*
- OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret. *Puissance.*

XVI^e Arrondissement

- GRENELLE-AUBERT, 141, av. Emile-Zola. *Le cirque.*
- *LECOURBE, 115, rue Lecourbe. *Looping the loop. — La femme dans l'armoire.*
- SPLendid, 60, avenue de la Motte-Picquet. *Expiation. — Le plus singe des trois.*
- SAINT-CHARLES, 72, rue Saint-Charles. *Un direct au cœur. — Club 73.*
- *CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier. *L'âme d'une nation.*
- MAGIQUE-CONVENTION, 204-206, rue de la Convention.
- FOLIES-JAVEL, 109 bis, rue Saint-Charles. *Le mensonge de Mary Marlow. — Le jardin d'Allah.*
- GRENELLE-PALACE, 122, rue du Théâtre. *Le cirque.*
- CAMBRONNE, 100, rue Cambronne. *La reine du bal du Moulin-Rouge. — Va, petit mousse.*
- CASINO DE GRENELLE, 86, av. Emile-Zola. *Dernier round. — Palais de Laure.*

XVII^e Arrondissement

- *MOZART, 49, rue d'Auteuil. *Au bout du quai. — La marche nuptiale.*
- ALEXANDRA, 12, rue Czernovitz. *Le rouge et le noir.*

- ORNANO-PALACE, 34, boulevard Ornano. *Looping the loop.*
- CINÉMA ORNANO, 48, boulevard Ornano. *Le chevalier de la balle.*
- PETIT CINÉMA, 124, avenue de Saint-Ouen.

XIX^e Arrondissement

- BELLEVILLE-PALACE, 23, rue de Belleville. *La femme dans l'armoire. — Looping the loop.*
- ALHAMBRA, 22, boulevard de la Villette. *Les lois de l'hospitalité. — Maitre Randall et son mari.*
- SECRETAN-PATHÉ, 1, avenue Secrétan.
- FLORÉAL, 13, rue de Belleville. *Au bout du quai. — Le jardin d'Allah.*
- CINÉMA-PALACE, 140, rue de Flandre. *Les misérables.*
- OLYMPIC, 136, avenue Jean-Jaurès. *Un direct au cœur. — Le dernier gala du cirque Wolfson.*
- EDEDEN-CINÉMA, 34, avenue Jean-Jaurès. *La grande favorite. — Amour de tzigane.*
- BIJOU-CINÉMA, 22, rue Riquet.
- FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre. *Le plus singe des trois.*
- AMERIC-CINÉMA, 146, avenue Jean-Jaurès. *Servir.*

XX^e Arrondissement

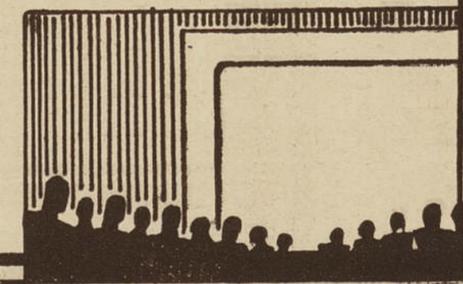
- *LUTETIA, 33, avenue de Wagram. *Au bout du quai. — La marche nuptiale.*
- *ROYAL-WAGRAM, 37, avenue de Wagram. *Les espions. — Football.*
- *DEMOURS, 7, rue Demours. *Deux braves poltrons. — La marche nuptiale.*
- *MAILLOT-PALACE, 74, avenue de la Grande-Armée. *Verdun, visions d'histoire.*
- *CLICHY-PALACE, 49, avenue de Clichy. *La marche nuptiale. — Deux braves poltrons.*
- BATIGNOLLES, 59, rue La Condamine. *L'agonie des aigles.*
- ROYAL-MONCEAU, 38-40, rue de Lévis.
- *CHANTECLER, 76, avenue de Clichy. *L'agonie des aigles. — Poubre Pierrot.*
- VILLIERS-CINÉMA, 21, rue Legendre. *La femme divine. — Au bout du quai.*
- LEGENDRE, 128, rue Legendre. *L'homme aux cactus. — La femme divine.*

XXI^e Arrondissement

- PARADIS-AUBERT, 44, rue de Belleville. *Le cirque.*
- *GAMBETTA-PALACE, 6, rue Belgrand. *L'âme d'une nation.*
- FÉERIQUE, 146, rue de Belleville. *Sur toute la ligne. — Looping the loop.*
- COCORICO, 128, boulevard de Belleville. *Mandragore.*
- PATHÉ-BAGNOLET. *L'oncle et l'attente. — Les misérables.*
- LUNA-CINÉMA, 9, cours de Vincennes. *Ris donc, Paillasse. — Très confidentiel.*
- BUZENVAL, 6, rue de Buzenval.
- GAMBETTA-ETOILE, 105, avenue Gambetta. *Les aventures de Colibri. — Looping the loop.*
- FAMILY-CINÉMA, 81, rue d'Avron. *Ris donc, Paillasse ! — Pas un mot à ma femme.*
- PHENIX-CINÉMA, 28, rue de Ménilmontant. *Ma tante de Monaco.*
- ÉPATANT, 4, boulevard de Belleville. *L'île de l'espoir. — Le mécano de la générale.*
- STELLA-PALACE, 111, rue des Pyrénées. *Les misérables. — Les merveilles de la création.*
- NOUVEAU-CINÉMA, 125, rue Ordener. *Rats d'hôtel. — La symphonie pathétique.*
- ARTISTIC-MYRRHA, 36, rue Myrrha.
- MONTCALM, 134, rue Ordener. *Sur toute la ligne. — La femme divine.*

Les salles dont les noms sont soulignés sont les établissements Aubert

CINÉMONDE FAIT AIMER LE CINÉMA.



C
I
N
E
M
O
N
D
E

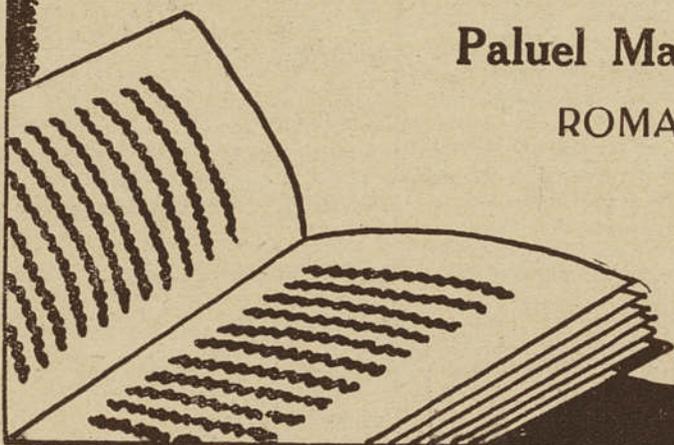
LE LIVRE QU'IL FAUT LIRE

C'est toi que j'aime...

par

Paluel Marmont

ROMAN



... Vous n'êtes pas une
parisienne à la page si vous
n'avez pas lu ce livre des
amants.

La Pièce
qu'il
faut voir

VALENTINE TESSIER
LOUIS JOUVET

JEAN DE LA LUNE

de Marcel ACHARD

MICHEL SIMON et PIERRE RENOIR

à la Comédie des Champs-Élysées

Théâtre Louis JOUVET

CINEMONDE FAIT AIMER LE CINEMA